

Coloma pendant la guerre de 1914 !

J.M.J.

1914 ! Année mémorable qui sera écrite en lettres d'or dans l'histoire de notre chère Belgique, année lugubre qui sera écrite par le sang et les larmes dans le cœur des mères, des femmes et des enfants !

L'histoire dira que devant la proposition de trahir lâchement l'honneur et le devoir, notre noble Roi s'est dressé fier et grand ; que le Gouvernement lui donna un prompt et unanime appui ; elle dira, comme notre Souverain le dit dans son discours à la nation que « les huit millions de fois 'non' sont sortis comme d'une seule bouche, que la Belgique tout entière a frémi et qu'elle bondit vers la frontière pour opposer une héroïque résistance à l'envahisseur ». L'histoire dira que, vainqueur ou vaincu, le Belge sortira glorieux de cette lutte parce qu'il a combattu sur le champ de l'honneur et du bon droit. Peut-être dira-t-elle aussi, que dans ces luttes inégales, le petit Belge a retrouvé toute la bravoure, l'héroïsme, toute la foi vive de ses ancêtres. Mais ce que l'histoire ne dira pas c'est la manière dont notre cher Institut, dont la Maison de la Reine des Anges, reçut cette sombre et alarmante nouvelle. Aucune de nous, certes, ne connaissait la dose énorme de vrai et pur patriotisme qui dormait paisiblement au fond de son cœur. Toutes, nous avons des sacrifices à faire, des frères, des proches qui allaient se trouver dans un danger imminent ; mais chacune fit taire ses préoccupations personnelles pour ne pas aviver celles de ses sœurs. Fières de la noble conduite de leur Souverain, entraînées par la vaillance héroïque de leurs braves défenseurs, calmes, courageuses et résignées, les filles de Marie et de Joseph se sont groupées étroitement autour de leurs Mères et ont formé un bataillon sacré luttant pour Dieu, pour la Patrie et pour la Charité !

Dès le début des hostilités, dans tout notre cher Institut, ce fut une véritable campagne de prières et de pénitences. De toutes les maisons, notre chère Révérende Mère Générale reçut des lettres demandant l'approbation des exercices pieux que les religieuses désiraient faire, des mortifications qu'elles voulaient s'imposer. Toutes protestaient de leur désir de se rendre utiles, de souffrir et d'attirer par leur conduite édifiante la miséricorde et les bénédictions de Dieu sur la chère Patrie menacée. Les Révérendes Mères d'Angleterre nous assuraient du bienveillant accueil qui nous attendait, si les tristes événements devaient être néfastes à nos Maisons de Belgique. C'était l'union la plus étroite dans le danger commun ! La Révérende Mère Générale ne tarda pas à donner une réponse aux demandes qu'elle avait d'ailleurs prévues et prévenues dans notre chère Maison.

Le 15 août, elle envoya dans toutes les Maisons une circulaire indiquant les exercices particuliers qu'elle nous autorisait à pratiquer pour apaiser le ciel.

Dans chaque Maison aussi on fit des préparatifs pour recevoir et soulager les blessés. La Providence avait voulu que pendant les années précédentes plusieurs religieuses de différentes maisons, suivissent des cours de Croix-Rouge et d'infirmières. Les locaux furent donc disposés. A Coloma à partir du 4 août, c'est-à-dire deux jours après la mobilisation des armées, nos salles de l'école primaire furent occupées, non pas par des blessés, mais par des soldats, que la faim et l'espoir d'un bon gîte, avaient amenés ici. Que fallait-il faire ? Un dépôt étant établi à Malines, la ville était bondée de soldats que le gouvernement, dans cette levée imprévue, ne pouvait ni loger, ni nourrir tous. Le premier jour, deux d'entre eux se présentaient ici ; on leur donna un copieux souper, on leur assigna un lit dans le bâtiment de l'école primaire, après leur avoir procuré le nécessaire pour écrire à leur famille. (Un de ces braves avait répondu à l'appel sans revoir sa femme et ses trois enfants et avait peine à cacher ses larmes.) Un de nos ouvriers passa la nuit avec eux et les amena tous le lendemain à la chapelle pour entendre la Sainte Messe. C'étaient les premiers auxquels nous avons offert le pain de la charité, mais ce n'étaient pas les derniers. Tous les jours le nombre augmentait. Beaucoup de volontaires recevaient à Malines leur formation et plusieurs fois par jour, des groupes nombreux nous arrivaient pour prendre un repas. Le 21 août, le chiffre s'élevait à 2.114. Comment décrire le dévouement de notre bonne économe Madame Eugénie, celui de nos chères Sœurs, celui de toute la communauté, pendant cette période de surcroît de besogne et de nuits souvent troublées. C'était une époque d'abnégation, d'oubli de soi, plusieurs fois la soupe était mise sur la table, lorsqu'on vint annoncer que le nombre des soldats grandissait toujours. La R.M.G. demandait si quelqu'un désirait du potage, sur un non unanime la soupe était envoyée à notre caserne improvisée. Tout n'était pas sacrifice, cependant à côté des scènes pénibles, il y en eut quelquefois de très touchantes.

Un soir, deux jeunes gens exprimèrent le désir de se confesser ; il était tard ; on appela Mr le vicaire qui les reçut dans une classe de l'ancien pavillon ; le lendemain à 4 heures, ce bon prêtre vint les chercher pour leur donner, à l'église, la Sainte Communion. A cinq heures nos braves volontaires étaient à la caserne.

En ville, on avait organisé des processions ; à N.D. d'Hanswyck, lorsque la Vierge quitta l'église, les soldats l'enlevèrent des épaules des porteurs et au milieu de l'émotion générale, la portèrent en triomphe par les rues de la cité. Les mêmes scènes se reproduirent à la cathédrale où l'on fit, le 15 août, une procession de pénitence. La châsse de St Rombaut y était portée solennellement, précédée des représentants des différentes paroisses, suivie du chœur des Chanoines escortant le Saint Sacrement. Une foule recueillie et suppliante implorait la protection divine et mariale pour notre ville archiépiscopale. A la paroisse de Coloma, on fit plusieurs jours de suite la procession avec la statue de St Joseph précédée des drapeaux Belge, Anglais et Français. Nos braves volontaires, après une rude journée d'exercices faisaient un brin de toilette, puis en ordre et au commandement, allaient à la

rencontre de la procession, s'emparaient de la statue et participaient à ce pieux exercice. Un soir, Mr le Curé fit arrêter le cortège au perron, il adressa à la foule un discours religieux et patriotique qui émut l'assistance et puis on entonna une vigoureuse brabançonne. Plus de respect humain pour ces braves qui s'offraient si généreusement à la Patrie. Ils acceptaient et demandaient des scapulaires et des médailles du Sacré-Cœur et de la Ste Vierge avec plus d'avidité que le pain matériel. Dieu sait pourtant quelle faim dévorante souvent les pressait et de quel cœur ils faisaient honneur à leur table. Notre chère Rde M. G. voyant un universitaire prendre son repas sans distraction, nous dit en passant : « Je voudrais pouvoir prier de cette façon. »

C'était un mélange de gens de toutes conditions, de toutes opinions : des garçons de café aidant à faire le service et lavant la vaisselle ; des cochers, des professeurs, des étudiants, des prêtres et des religieux ; des catholiques et des socialistes ; tous étaient animés du plus vif élan de patriotisme, tous étaient profondément reconnaissants de la généreuse hospitalité que nous leur offrions.

Le 18 août, pendant que nous étions à la réunion de 9 heures, la Sœur Portière vint annoncer que plusieurs centaines d'hommes avaient pris place devant la maison ; qu'ils étaient éreintés, affamés ; c'était la colonne d'ambulances de la division qui avait soutenu l'héroïque résistance de Liège. Rendus libres, au moins momentanément, ces braves étaient renvoyés vers Anvers, faisant de longues étapes, malgré la fatigue et les souffrances provenant de leurs pieds meurtris.

Tout le monde se mit à faire des tartines, à servir du café, un peu de viande et de fromage ; tout cela vint à manquer et lorsqu'aux derniers venus, il fallait donner du pain tout chaud, sortant directement du four du boulanger, et qu'une des religieuses exprima son regret de ne pas pouvoir donner mieux, un brave Wallon, qui ne connaissait sans doute les nonnettes que d'après les caricatures, répondit : « C'est très bien, ma sœur, quand cela est donné de si bon cœur et avec un sourire sur les lèvres, cela fait tant de plaisir ».

Un autre, beau monsieur, celui-là, appela une religieuse, s'informa du nom de notre ordre et ajouta : « vous faites œuvre très méritoire en nous recevant d'une si bonne façon. Il y a ici des gens de toutes les opinions à qui cela fera grand bien de voir des religieuses telles qu'elles sont. » Un troisième, appréciant notre dévouement dit : « J'ai plusieurs filles, toutes peuvent se faire religieuses. »

Après s'être réconfortés, lavés, après que la bonne sœur Suzanne ait rempli sa fonction d'infirmière en soignant un grand nombre de pieds malades, les 386 brancardiers s'en allèrent pour faire place à d'autres... C'étaient des malheureux qui avaient soutenu pendant plusieurs heures l'attaque de Tirlemont, ils étaient une trentaine, sans chef, abattus, noirs, grisés par la poudre. La veille, dans l'après-midi, cachés dans leurs tranchées, ils attendaient sans frémir l'ennemi, combien de fois plus nombreux. Un aéroplane les avait survolés et peu après, l'attaque, au lieu d'être dirigée du côté prévu, leur vint de

différentes directions ; ils luttèrent cependant longtemps, beaucoup tombèrent et enfin, écrasés par le nombre, ils se dispersèrent, courant sous les balles de l'ennemi pendant une heure encore. C'était navrant, leurs yeux brillaient quoique hagards ; leur physionomie avait quelque chose d'indéfinissable, elle conservait malgré l'épuisement physique une mâle énergie. Un d'entre eux avait sa gamelle traversée par une balle d'outre en outre ; un autre, un bouton arraché en partie, un troisième, les vêtements couverts de sang ; il avait entraîné hors de l'atteinte de l'ennemi un camarade blessé ; tous avaient échappé à la mort comme par miracle. Quand l'une d'entre nous leur demanda quel ange gardien avait veillé sur eux d'une façon si particulière, un jeune homme répondit « St Benoît peut-être, j'ai sa médaille » puis, se ravisant, il saisit sur sa poitrine un scapulaire auquel était cousu solidement un crucifix et ajouta : « A travers cela, tenez, ma sœur, il n'y a pas moyen de tirer. » Que le bon Dieu les bénisse et leur garde leur confiance ! Le même soir, un autre groupe au nombre de deux cents se présenta pour obtenir nourriture et logement. Ils se croyaient les seuls survivants d'une brigade de mille fantassins surpris par une artillerie ennemie. Que pouvaient ces hommes avec leurs fusils à courte portée sous une pluie d'obus ? Ils se retirèrent au plus vite, ayant leurs rangs lamentablement décimés. Ils arrivaient consternés, silencieux, à chaque pas, leurs genoux fléchissaient. Et dire qu'il a fallu les renvoyer sans secours, nous n'avions plus de pain pour une si grande foule. C'était la première fois qu'il fallait donner un refus. Leur chef l'accepta en disant : « S'il n'y a pas moyen, il n'y a pas moyen. » Et tous de se retirer sans mot dire. La soirée fut plus sombre pour nous et plus agitée. Cependant quelques-uns qui suivaient le groupe de loin reçurent le peu de pain qui nous restait. On passa le plat, tous n'étaient pas servis. Un brave garçon rompit sa tartine, en donna une grande moitié à son voisin en disant : « Tiens, camarade, tu as faim. » Un autre donna à une religieuse 20 centimes en la priant de mettre cette obole dans un tronc. Il avait, disait-il, promis de donner cela avant d'aller au feu et n'en avait pas eu l'occasion. Le bon Dieu, ajoutait-il l'avait gardé d'une façon si spéciale ; tous étaient tombés autour de lui et il ne comprenait pas comment il avait échappé.

Le jeudi 20, tous étaient rappelés vers les forts. L'ordre survint pendant que plusieurs prenaient leur repas ici ; ils ne l'achevèrent pas.

C'était fini, au moins momentanément de nous dévouer dans cette sphère ; mais nous n'oublierons pas aisément les leçons de courage, de générosité, d'abnégation et de reconnaissance dont ces braves cœurs nous ont donné l'exemple pendant leur passage ici. Après leur départ, nous avons reçu les remerciements de plusieurs.

--

A partir de ce moment notre principale préoccupation était plutôt la présence de l'ennemi aux environs de Malines. Les troupes allemandes campaient dans les villages de Perck, Elewytt, Hofstade... les habitants pris de panique quittaient leurs maisons, emportant à la

hâte ce qu'ils avaient de plus précieux et fuyaient vers la ville. C'était un triste cortège de personnes (parmi lesquelles des religieuses) de charrettes, de brouettes, de chiens... L'inquiétude avait gagné même la ville, d'où beaucoup de familles étaient parties pour la mer. Malgré toutes les fausses alertes, Coloma resta dans un calme relatif, sous la protection de la Reine des Anges. Nous étions fortes de l'inébranlable confiance que « Ce que Dieu garde est bien gardé. »

24 août. Cette pieuse maxime devait recevoir de la part du bon Maître une touchante confirmation. Cet acte de foi était à peine écrit sur le papier que nous entendions devant la maison une fusillade effrayante. C'était pendant la visite des vacances qui précède le dîner. Les unes courent à la chambre de notre bonne R.M.G. qui était un peu souffrante depuis quelques jours. Les autres vont rassurer notre chère Sœur Béatrix dont l'âge et la faiblesse réclamaient des soins particuliers. Quelques minutes plus tard, on vint nous appeler pour aller soigner trois blessés allemands, qui s'étaient traînés du pont jusqu'à la porte. Quel triste spectacle, quelle frayeur chez ces malheureux ! Comme à cette vue, tout sentiment d'aversion tombe pour faire place à la pitié, je dirais bien à la sympathie. Nous les accueillons, nous les soignons ; l'un avait le pied cassé, l'autre une entorse et une balle lui avait rasé l'épaule ; le troisième était plus fortement atteint. L'un d'eux était polonais, dès qu'il se fut traîné jusqu'à la marquise, il tira de sa poche une médaille miraculeuse de la Sainte Vierge et la serra dans ses mains ; nous l'avons consolé par la perspective d'être bien soigné et bien traité jusqu'à la fin de la guerre. Tous les trois étaient sous l'empire d'une crainte épouvantable. Est-elle l'indice des mauvais traitements qu'on promet aux soldats allemands lorsqu'ils tombent aux mains des Belges ou bien faut-il y voir une preuve des atrocités commises sur nos blessés prisonniers ? Nous ne déciderons pas de cette question. Bien des histoires révoltantes sont inventées sans doute par des imaginations exaltées. Plût à Dieu qu'elles le fussent toutes !

Ce qui est certain, c'est que, un quart d'heure après l'événement, un de nos quatre petits soldats qui avaient dispersé la patrouille des douze uhlands, se présenta chez les blessés en disant : « La main, camarade, vous avez fait votre devoir, j'ai fait le mien ; après cela, soyez sans crainte, on vous soignera bien, les Belges sont de braves gens ! » Puis après avoir fait un effort pour contenir sa colère, il ajouta : « ils ne font pas ainsi, eux, ils ont pris mes deux meilleurs amis et les ont fusillés. » Après quoi, il se retira brusquement.

Bientôt, une voiture de la Croix-Rouge vint chercher les blessés qui furent amenés sous bonne escorte. Dans cette petite lutte d'avant-poste, déjà, nous avons éprouvé la protection spéciale de la bonne Providence, qui allait nous garder si paternellement pendant les tristes jours qui devaient suivre.

Six balles avaient pénétré à travers les vitres sans atteindre personne. Une d'elle, dans la cuisine, a effleuré la Sœur cuisinière, traversé une porte, le mur extérieur et s'arrêta contre le mur opposé du réfectoire.

Mardi 25. Jour d'horreur et d'angoisse ! Nous sommes éveillées au bruit d'une fusillade nourrie et rapide dans la direction d'Hofstade, bientôt suivie d'une canonnade non interrompue dirigée sur la ville de Malines. Nous étions à la chapelle, nous y sommes restées, priant comme on prie sous la pression d'un danger éminent. Tous les obus sifflaient au-dessus de nos têtes, un des premiers traversa la tour de St Rombaut d'outre en outre et endommagea fortement les maisons avoisinantes et un des plus beaux vitraux de l'église ; un autre tomba sur la gare, quelques personnes en ville furent blessées. Dès que Mr l'Aumônier arriva à la chapelle, il annonça qu'il dirait la messe immédiatement. Nous avions à peine communiqué qu'on vint nous chercher pour le premier blessé, amené d'Hofstade, où une lutte sérieuse s'était engagée entre Belges et Allemands. Notre ambulance constituait le premier poste de secours et pendant la journée entière jusqu'à minuit, deux médecins, à certains moments trois, donnèrent, assistés de nos religieuses, les premiers soins à un nombre considérable de blessés que les ambulanciers de la région amenaient en civière, en auto, en brouette ou en les soutenant. Combien en avons-nous eu ? Personne ne pourrait le dire exactement. Nous évaluons que pendant les deux jours de carnage qui se sont suivis, le nombre s'élevait à plus de 300. Quoi qu'il en soit, nous avons été témoins du spectacle le plus triste, le plus émouvant et quelquefois le plus noble que l'on puisse imaginer. Pauvres frères ! comme ils étaient meurtris. Ces engins de guerre qu'on appelle le produit de la civilisation sont bien plus une invention de la plus honteuse barbarie.

Il faut avoir vu ces plaies horribles produites par des éclats d'obus, ces membres, ces corps percés d'outre en outre par des balles meurtrières, pour se faire une faible idée des horreurs de la guerre. Malgré leurs cruelles blessures, nos braves combattants étaient calmes et courageux. Ils supportaient les pansements les plus douloureux sans mot dire. Quand l'un ou l'autre posait une question pour s'informer de la gravité de son état, il ajoutait presque aussitôt : « Quand donc serai-je capable de retourner au combat ? » Un commandant fortement blessé se tordait sur son lit de douleur, on lui dit : « Cela fait donc bien mal, Commandant ? » et lui de répondre : « C'est si épouvantable d'être frappé ainsi au début de la guerre. Que sont devenus mes hommes ? » Un lieutenant entra avec le poignet meurtri. On veut le soigner tout de suite. Mais lui, d'une voix décidée : « Pardon, Docteur, un moment, je veux d'abord voir mes hommes. » Il parcourut les trois locaux, s'arrêta au lit de chacun des siens, leur dit une bonne parole, puis revint simplement recevoir les soins du médecin et repartit pour le champ de bataille.

La foi de ces héros égalait leur énergie : beaucoup demandaient le secours du prêtre avant celui du médecin. Plusieurs furent administrés ici. Un jeune homme de Minderhout, près de la frontière hollandaise, frappé d'hémorragies internes, est mort au bout de quelques heures dans les sentiments les plus chrétiens. Un autre de Wichelen près de Termonde, qui ne pourra probablement pas survivre à son mal, et qui est le fils unique d'une veuve de 72 ans, répétait de temps en temps : « Ach myn moeder, myn moeder ! » Puis, vaincu par la

douleur, il demandait au bon Dieu de venir le chercher, qu'il serait près de son père, il ajoutait aussitôt : « Que fera ma mère sans moi ? Elle devra mendier son pain ! » Nous lui demandions son nom, il le dit en ajoutant : « N'écrivez pas à ma mère que je suis blessé, elle en mourrait. »

Dans la soirée, un des médecins eut l'idée de retourner vers le champ de bataille abandonné, plusieurs brancardiers l'accompagnaient. Ils explorèrent un petit bois et eurent le bonheur de découvrir un malheureux qui s'était traîné jusque là ; on l'amena sur une brouette ; ses blessures étaient graves, mais son excitation nerveuse était plus grave encore. La terrible perspective d'être abandonné là, près du campement de l'ennemi l'avait mis dans cet état. Tous ceux, d'ailleurs, qui arrivaient dans la soirée, étaient moins calmes que ceux du matin. Deux d'entre eux étaient atteints d'ébranlement cérébral. L'un voyait des Allemands partout, l'autre au contraire, voulait aller vers eux, devait les rencontrer, se mesurer avec eux. Un médecin de la ville qui s'était dévoué généreusement toute la journée, nous quitta dans la soirée, il se rendit à la clinique, où il aida toute la nuit à faire des opérations ; il nous dit le lendemain qu'en rentrant chez lui, il avait pleuré comme un enfant. Il s'était pourtant montré homme courageux, il n'ignorait pas les dangers que nous courions ici. A plusieurs reprises, il avait, comme les autres médecins d'ailleurs, insisté pour qu'on arborât le drapeau de la Croix-Rouge ; malheureusement celui-ci avait été envoyé en ville pour être estampillé et ne nous avait pas été renvoyé. A la hâte on en fabriqua de nouveaux, ce qui ne rassura cependant pas beaucoup vu la proximité du champ de bataille ; aussi nos docteurs ne cessaient-ils de répéter : « Il faut faire emporter les blessés au plus vite ; quant à nous, malgré le danger, nous devons rester au poste. »

Tout ce mouvement de blessés s'opéra à travers les rangs d'armée, qui, depuis la nuit précédente, descendaient la chaussée de Tervueren vers Hofstade. A partir de l'après-midi, le mouvement devenait double : les uns remontaient tandis que les autres continuaient à descendre. Le Roi lui-même, vers 4 heures, avait parcouru la chaussée en auto, en revenant, il s'arrêta près du pont, s'entretint avec les soldats et les quitta au milieu de l'enthousiasme général en disant : « Courage, mes braves, s'il le faut, je prendrai un fusil avec vous. » En effet, il ne se ménageait pas, notre souverain. Le lendemain, un des premiers blessés qui nous fut amené entra en s'écriant : « C'est un homme, notre Roi ! depuis une heure et demie, il est sur la ligne de feu ! » Son auto ne repassa qu'à dix heures et demie.

Dans la nuit du mardi au mercredi, un bon nombre de religieuses ne se sont pas couchées. Après minuit, quand la plupart des blessés furent transportés, quatre médecins et un aumônier militaire se présentèrent pour recevoir l'hospitalité ; deux autres qui ne firent que passer par ici, s'informèrent du nombre de blessés que nous avons soignés et

ajoutèrent : « Vous avez bien travaillé aujourd'hui, notre général en a fait la réflexion. » Nos hôtes soupèrent, prirent deux heures de repos, déjeunèrent à 2 1/2 heures et repartirent pour le champ de bataille.

De grand matin, Mr l'Aumônier dit la Sainte Messe, nous avons pu communier, et comme la veille, reprendre immédiatement notre rôle d'infirmière auprès de nos chers blessés. On nous en amena moins cependant, tous ceux qui pouvaient supporter le trajet furent directement dirigés sur la ville et sur Anvers. Les autorités pressentaient sans doute une retraite de nos troupes car, de grand matin, on construisit devant notre maison deux ponts supplémentaires. Vers 11 h. un nouveau bombardement plus terrible peut-être que la veille ! Après le dîner, nous reçûmes encore des blessés et pendant que nous étions avec eux, survint tout-à-coup une retraite précipitée de nos troupes. Beaucoup de personne avaient déjà quitté le hameau ; beaucoup avaient dormi ici, dans le corridor de la cuisine et à la petite cuisine, tous les autres accouraient maintenant vers Coloma. Tout-à-coup, on fit sauter un des ponts nouvellement construits. La plupart des vitres de la façade tombèrent. Tout le monde se précipita dans les caves voûtées ; et là, tous ces malheureux réfugiés imploraient avec nous la protection du Ciel ! C'était sans doute une image de la ferveur avec laquelle les premiers chrétiens priaient dans les catacombes. Notre confiance, la confiance de nos Mères surtout était toute puissante sur le cœur du bon Maître. Les troupes continuèrent à remonter plus doucement maintenant ; nous profitâmes de ce moment d'accalmie pour aller voir nos blessés que nous avons dû abandonner un instant en leur donnant l'assurance que si les Allemands venaient, ils ne leur feraient pas de mal puisqu'ils étaient des blessés. Ils étaient néanmoins visiblement inquiets ; et quand nous avons pu les faire emporter, ils avaient une force surhumaine pour s'aider à fuir.

Au moment de ce départ précipité, on voulait introduire une charrette délabrée n'ayant plus qu'un seul brancard et tirée par des hommes hors d'haleine et sur laquelle gisaient de pauvres blessés. L'un d'eux agonisait, tous avaient le plus pressant besoin de secours et malgré cela, les soldats criaient : « Plus loin en ville ! » On les fit boire à la hâte et ces malheureux poursuivirent leur course douloureuse avec les victimes, tandis que les soldats nous criaient : « Fuyez, mes sœurs, vous avez les Prussiens sur le dos. »

Dans la soirée, on fit sauter le 2^e pont, mais cette fois, nous étions prévenues. Beaucoup d'autres vitres tombèrent, en tout, 286. On ouvrait le grand pont qui était miné aussi et dont la rupture, si elle devait se produire serait beaucoup plus terrible pour nous. C'est dans cette appréhension et dans celle de l'arrivée possible des Allemands, dont les éclaireurs venaient à chaque instant devant le pont, que nous allions nous coucher. Pour comble, arrivées au dortoir, nous apercevons des lueurs d'incendie dans quatre directions différentes : occupées par des Allemands. La plupart d'entre nous prirent leur domicile dans la cave ; presque personne si ce n'est nos deux Révérendes Mères, dont la confiance était à toute épreuve, ne se déshabilla. Les installations durèrent bien tard dans la nuit.

C'était un tableau certes peu poétique, mais du moins pittoresque que cet alignement de religieuses, de femmes, d'hommes et d'enfants ; les scènes étaient si originales, que malgré la douleur et la crainte, les rires n'ont pas fait défaut. Le lendemain matin, jeudi 27, tout était relativement calme. Nos braves paroissiens et nous assistâmes à la Ste Messe dite en actions de grâce, pour la protection dont le Bon Dieu nous favorisait, car tous les dangers possibles pesaient sur nous et aucun ne nous atteignait ; que dis-je, le bon Dieu avait pour nous de ces attentions qui faisaient dire : « Vous n'êtes pas seulement, Seigneur, un bon Père, mais vous êtes aussi une tendre Mère. ». Le fait suivant en est une preuve : le laitier était ici avec sa famille ; ils n'avaient pas osé retourner à la maison pour soigner leurs vaches et chercher du lait ; plus une goutte dans la maison et voilà qu'une vache effrayée, égarée, vient se promener dans nos parages ; on l'arrête, on vient nous demander de la prendre, on la traite et elle nous donne huit litres d'excellent lait. Le reste de cette journée se passa dans des alternatives de calme et de crainte causées par des bombardements répétés de la ville de Malines. Dans l'après-midi, pendant un moment de répit, nous avons eu la bénédiction du St Sacrement, après quoi, Mr l'Aumônier Van Cutsem, qui se montrait pour nous d'un dévouement sans pareil et qui employait tous les moyens pour nous tranquilliser, partit pour la ville afin de pouvoir rassurer notre bonne R.M.G. au sujet de nos sœurs de la rue St Jean. Nous n'en avons plus de nouvelles depuis plusieurs jours. Quand il arriva aux Bailles de Fer, les obus commençaient à pleuvoir sur la ville ; il rentra précipitamment, en se sauvant par des chemins détournés et revint sain et sauf.

La nuit, comme la précédente, fut calme, mais comme notre bonne R.M.G. laissa à chacune le choix de son domicile nocturne, beaucoup restèrent encore dans les souterrains.

Vendredi 28, nous eûmes encore le bonheur d'avoir la Ste Messe et de recevoir le Pain des Forts. Le Saint Sacrifice fut offert cette fois afin que le bon Dieu ne permît pas que l'on dût faire sauter le grand pont, ce qui nous causait une grande frayeur. Déjà notre déjeuner fut troublé par un nouveau bombardement, dans la matinée, il y eut un peu de calme dont nous profitâmes pour une bonne réunion au réfectoire des élèves. Monsieur l'Aumônier venait constamment nous surprendre, soit pour nous donner quelques nouvelles, soit pour fortifier notre confiance.

Ce jour-là, il nous propose d'aller voir à la tour les dégâts causés en ville ; quelques-unes l'accompagnent munies de longues-vues. Nous n'y étions que de quelques minutes lorsque le canon reprit de plus belle, les obus sifflaient au-dessus de nos têtes, d'un bond nous étions en bas auprès de nos Mères et Sœurs, qui oubliaient le danger qu'elles couraient, pour ne s'inquiéter de celui, plus grand, auquel nous étions exposés. A partir de ce moment, les ascensions à la tour furent interdites. Toute l'après-midi fut calme ; Mr l'Aumônier en profita pour confesser les religieuses qui le désiraient (dans l'impossibilité de demander l'autorisation, il était sûr de pouvoir prendre cette juridiction). Il confessa les paroissiens et les petits enfants qui habitaient avec nous.

A 3 $\frac{1}{2}$ h. on se rendit à la chapelle pour la bénédiction du Saint Sacrement, lorsqu'une sœur vint prévenir la R.M.G. qu'un fugitif venait d'annoncer que le lendemain toute la ville serait en feu. Nouvelle panique, la première et la seule (espérons-le), qui nous fit perdre un exercice de piété. Le bruit s'en répandit comme une traînée de poudre. Le courage de quelques-unes s'ébranla ; si nos bonnes Mères n'avaient pas été si fortes dans leur foi et leur confiance, deux ou trois de nos religieuses auraient voulu quitter la maison pour chercher abri ailleurs. C'est alors qu'une de nous, sachant que la sœur chargée d'épousseter la chapelle était fortement impressionnée, s'offrit à la remplacer. Elle reçut cette réponse tragique : « Non, merci, c'est demain le jour du grand carnage. »

Ce jour, samedi 29, arriva. Il réunit avec nous à la Sainte Table, dans une communion générale, hommes, femmes, vieillards, enfants. Après cela, Mr l'Aumônier partit pour la ville sans rien dire. Peu de temps après, pendant notre réunion, la porte s'ouvrit, et nos chères sœurs de la rue St Jean entrèrent. Alors l'émotion gagna tous les cœurs. Mr l'Aumônier les avait trouvées réfugiées dans leurs caves, dans une ville abandonnée. Leur maison avait été atteinte en plusieurs endroits. Elles n'avaient eu ni Messe, ni Communion depuis deux jours. Sans attendre les décisions de N.R.M.G. dont il devinait les intentions, il leur dit de venir bien vite chez nous, emportant tout ce qu'elles pouvaient en fait de nourriture, car les bouches étaient nombreuses à la maison-mère. Tous les fournisseurs étaient partis et les provisions avaient depuis un mois été attaquées sans compter en faveur de tous les nécessiteux. Les religieuses arrivaient par petits groupes, agitées, épuisées par les veilles et les inquiétudes. Monsieur l'Aumônier arriva l'un des derniers, apportant le Saint Sacrement. Lorsqu'il pénétra dans la salle de communauté où il nous trouva toutes réunies, lui aussi était ému ; ému sans doute à la pensée des dangers qu'avaient courus nos chères Sœurs, ému à l'idée du soulagement que devaient éprouver nos chères Révérendes Mères en voyant leurs filles réunies autour d'elles. Nous étions touchées du vrai et solide dévouement de ce bon prêtre, dévouement qui se manifestait dans toutes les formes. Notre digne et cher Aumônier se prodiguait vraiment pendant ces jours de détresse. Toutes, nous en conserverons le plus touchant souvenir. Dans ce cercle de famille agrandi, la journée se passa sans événement important, mais comme le Bon Dieu voulait que notre souffrance principale pendant cette période d'expiation universelle fût la peur, il fallut pour le soir une nouvelle alarmante. Un messenger de la ville vint nous dire que le bourgmestre n'obligeait personne à partir mais qu'il avait porté à la connaissance du public que Malines serait encore bombardé pendant deux jours consécutifs.

Malgré cette inquiétude, nous allions presque toutes dormir au dortoir ; on s'habitue aux mauvaises nouvelles comme aux bombes, surtout quand on a éprouvé pendant plusieurs jours, quelle résistance le Bon Dieu leur offre.

Pour nous donner l'occasion d'opposer à ce nouveau danger un nouvel acte de charité, le Divin Maître nous envoya dans la soirée deux vieilles femmes qui se collaient de frayeur

contre la grand 'porte. Nos Mères les accueillirent comme un nouveau parafoudre. Voici leur histoire : l'une était d'Elewÿt ; elle avait été retenue prisonnière par les Allemands pendant quatre jours dans l'église, avec beaucoup d'autres personnes ; elles n'avaient eu ni à boire, ni à manger ; les hommes avaient été pris pour travailler, et au moindre mouvement qui inspirait la méfiance, ils avaient été noircis et désignés pour être fusillés. C'est là, ce que raconta la femme. Après les 4 jours de prison, femmes et enfants avaient été conduits par des soldats jusqu'au pont d'Hofstade et mis en liberté avec l'obligation de prendre le chemin de Malines. Ils allèrent jusqu'à Wavre St Augustin ; de là, la femme revint le samedi avec l'espoir de trouver sa vache qui n'avait plus eu à manger depuis 5 jours. Arrivée à l'église de Coloma, les soldats belges l'empêchèrent d'aller plus loin mais l'appelèrent pour lui demander ce qu'ils feraient d'une malheureuse créature qui n'avait qu'un bras et gisait là, à terre ; c'était la sœur de la fugitive ! Toutes deux furent nourries, dormirent dans la cave ; le lendemain, l'une d'elles partit de bonne heure ; la malheureuse infirme resta parmi nous ; et grossit le nombre de nos hôtes. Nous étions à la fin de la semaine destinée à notre retraite. Jamais nous n'en avons eu de semblable ; jamais nous n'avons eu de prédications aussi éloqu岸tes. Le bon Dieu parla par la voix du canon. Nous avons touché la mort de si près dans les pauvres victimes de la guerre ; nous avons été nous-mêmes fréquemment dans un danger imminent ; nous avons prié, nous avons souffert avec et pour Dieu ; nous avons marché constamment sous le regard du Maître, dont la justice purifie et dont la bonté soutient. Nous pouvons avoir la douce confiance que nous serons sorties de cette semaine d'épreuves plus attachées à Dieu et à notre chère vocation. Quant à celles qui devaient en ce jour du 29 août offrir leur sacrifice à l'Epoux divins, il est hors de doute que la souffrance si courageusement endurée est le meilleur holocauste, en attendant que le bon Dieu veuille agréer leur consécration religieuse.

Dimanche 30. Comme la veille, communion générale à la Messe d'obligation. Détail touchant, les tout petits étaient là, un peu troublants peut-être, mais honorant le bon Maître à leur façon. A la communion, le père tenait l'enfant pendant que la mère s'approchait de la Ste Table et au retour de celle-ci, le père lui tendait l'enfant pour communier à son tour. C'est dans cette matinée de dimanche que les braves pères de famille se décidèrent à nous quitter pour chercher un abri plus sûr dans des localités non visitées par l'ennemi. Leur présence ici, si les allemands envahissaient notre maison, n'aurait certes pas été bonne pour nous, et elle aurait été très désastreuse pour eux-mêmes.

Ce jour-là, pas de canonnade : tout se borna à quelques fusillades échangées entre les éclaireurs allemands et nos gardiens de pont.

Dans le courant de l'après-midi, Mr le Vicaire qui avait quitté la cure le mercredi 26, revint et nous conta dans un langage très imagé toutes les aventures.

Au moment de la fuite générale, il était monté à sa chambre, quand il en descendit, Mr le Curé et sa servante étaient partis ; il court chez Mr l'Aumônier qui lui dit qu'il reste. De là,

il vient à Coloma, où on lui fait comprendre qu'il serait beaucoup mieux chez Mr l'Aumônier ; après quoi, les soldats lui disent qu'on va faire sauter le pont et qu'il doit se hâter de partir ; Il se rend à la gare où il y a foule de fugitifs, et encore un grand nombre de blessés ; il va jusqu'à Duffel, et de là, sur Turnhout. Dans son village natal, il raconte au curé les faits sinistres dont il a été témoin pendant deux jours. Le bon prêtre ému à ce récit, rassemble, comme tous les jours, ses paroissiens pour la prière, leur raconte en chaise les événements tragiques et au lieu d'un rosaire, ces braves gens récitent six chapelets consécutifs pour échapper à ces abominations. Mr le Vicaire partit ensuite pour Anvers chez le frère de Mr le Curé Moeremans ; il est introduit, entend que dans la place voisine, on discute, on se méfie de lui ; enfin se présente un petit bourgeois en veston, c'est son curé qui, au moment du danger, s'est rendu à Wavre-Notre-Dame chez sa sœur où on l'a transformé en civil ; c'est de là qu'il était parti pour Anvers. Mr le Curé avait quitté la cure un quart d'heure avant son vicaire ; il revint quelques jours après lui.

Le lundi 31, nous avons donc eu le plaisir d'assister à trois messes. La R.M.G. demanda qu'elles fussent dites pour obtenir que la maison de la Reine des Anges fût préservée de tout accident. Notre bonne Mère était visiblement inspirée ; pas une heure après la dernière Messe, nos ennemis enragés commencèrent non plus le bombardement de la ville, mais celui du hameau, visant surtout l'usine à gaz située à quelques minutes d'ici ; c'est à cet endroit que nos canonnières s'étaient cantonnées. Cette attaque dura deux heures, pendant lesquelles les obus éclatèrent tout autour de nous ; la maison tremblait, les vitres restantes vibraient, nos cœurs battaient, et nos caves résonnaient de nos supplications répétées. C'est alors qu'on dit à une petite fille qui communie tous les jours avec nous, qu'il fallait bien prier la Sainte Vierge, elle répondit de la manière la plus naïve : « Je l'ai déjà tant fait, et elle m'a dit qu'il n'arrivera rien à Coloma ! ». En effet, des éclats d'obus furent trouvés dans la cour, tout près de la maison, dans le jardin de Mr l'Aumônier, dans une rue qui aboutit à la chaussée, quatre maisons étaient endommagées. Ni Coloma, ni la nouvelle et l'ancienne églises, ni les maisons de Mr l'Aumônier et de Mr le Curé n'avaient été atteintes. Ce dernier qui était parti pour la ville, en nous promettant de nous apporter de la viande, ne reparut plus. Monsieur le Vicaire au contraire, ne déserta plus le camp.

Pour le récompenser, le bon Dieu lui envoya comme il nous avait envoyé quelques jours plus tôt « une vache » !... ce qui n'est pas à dédaigner dans ces temps menacés de disette. Dans le courant de l'après-midi, nos soldats vinrent poser les mitrailleuses à la barrière, dans des maisons abandonnées, un peu partout !... encore une fois dans notre entourage ! On craignait donc toujours une invasion de ce côté ! Notre bonne R.M.G. résolut de lui opposer une barrière infranchissable en faisant dire la Sainte Messe le lendemain pour que le bon Dieu éloigne de nous ce fléau d'Allemands qui troublaient notre paix.

Mardi 1^{er} septembre. Après nos deux Messes, nous eûmes en effet une journée très paisible. Quelques coups de canon dans la matinée mais peu inquiétants. Nous espérions que

notre neuvaine de frayeurs allait finir. Hélas, non ! Dans la soirée du mardi, un de nos officiers de génie se présente et nous dit : « Il ne faut pas vous effrayer si vous voyez des soldats dans votre propriété, ce sont mes hommes, nous devons placer un poste téléphonique sur la tour de l'église St Joseph. ». Cette nouvelle nous impressionna, nous comprenions que si l'ennemi s'apercevait de la présence de cet observatoire, l'artillerie en ferait son point de mire.

Mr l'Aumônier qui jusqu'à présent nous avait toujours encouragées, dit aux personnes qui lui communiquaient ce nouveau détail « Oui, mais cela n'est pas possible ! Alors nous ne pouvons plus rester ! » Il partit brusquement avec la R.M.G. Il lui exprima toutes ses craintes sans aucun ménagement, les dangers auxquels lui et nous étions exposés ; il trouvait que c'était d'une impossibilité absolue de continuer à vivre ainsi au centre d'opérations militaires, isolés, pour ainsi dire, du reste de l'humanité, il lui dit bien d'autres choses encore, dont notre chère R.M.G. garda le secret. Si notre bonne Mère avait cédé à cette heure-là, à la crainte qui cherchait à envahir son âme, elle aurait éveillé ses religieuses pour essayer de fuir encore pendant la nuit. Elle ne dit rien à personne si ce n'est quelques mots à la Révérende Sœur Anne-Marie, économe générale, et se mit au lit. Elle nous avoua le lendemain que cette nuit avait été la plus angoissante qu'elle eût jamais passée. Le mercredi 2 septembre, avant notre lever, Mr l'Aumônier était déjà dans la cour, et la Dame économe dans son cabinet de travail. Tout de suite après la prière du matin, nous avons assisté à deux Messes consécutives suivies immédiatement du déjeuner.

Nous commençons ce jour-là une neuvaine de Messes pour les défunts de la guerre. Nos chères Révérendes Mères étaient visiblement préoccupées. Tout le monde était inquiet et silencieux. A la fin du déjeuner, les membres du conseil se retirèrent et eurent un long entretien avec Mr l'Aumônier qui, sans doute sous l'action de la grâce et de la sainte Messe qu'il venait de célébrer, était redevenu tout confiant. Notre chère Révérende Mère Générale avait l'intention de faire fuir le plus de religieuses possible vers Mouscron et l'Angleterre, elle comptait rester ici avec les personnes âgées qui n'auraient pas pu faire le voyage. Quelle perspective ! Sans Messe ! Sans Eucharistie ! Le bon Dieu pouvait-il accepter pareil sacrifice ? Pouvait-il nous faire abandonner nos Mères, par l'entremise desquelles Il nous avait communiqué si abondamment ses grâces et sa force ! Sans trop savoir de quelle cruelle épreuve nous étions menacées, nous en avons cependant le sinistre pressentiment. Heureusement, Mr l'Aumônier avait déclaré de grand matin qu'il était déterminé à rester. Notre chère Révérende Mère Emilienne et les membres du conseil protestèrent contre les propositions de notre bonne R.M.G.

Il fut décidé que nous resterions toutes ensemble à Coloma. D'ailleurs, fuir était, à ce moment-là, chose impossible, toute circulation dans le quartier étant interdite. Quand notre chère R.M.G. arriva à la réunion de 9 heures elle nous dit que nous devions, plus que jamais, nous abandonner à la Divine Providence, qu'on n'avait aucune mauvaise nouvelle

certaine, mais que notre situation restait très inquiétante ; elle nous dit aussi que l'on venait de transporter le Saint Sacrement à la cave. Nos catacombes étaient complètes !... Le Bon Dieu que nous invoquions si ardemment et sous les noms divers de « Dieu des armées », « Dieu de force », « Dieu de paix » se faisait plus que jamais le « Dieu avec nous » !

Toutes celles qui connaissent un peu les caves de Coloma s'imaginent facilement, sous l'escalier devant le réfectoire des religieuses, un angle obscur. C'est là que, sur une petite table, on plaça le tabernacle doré de l'oratoire de St Jean Berchmans. Nous pourrions, par groupes de trois, aller faire une demi-heure d'adoration.

Quels moments suaves que ce colloque intime avec le Divin Maître. Nous lui exprimions nos craintes et nos désirs, sans doute, mais bien plus l'effusion de notre tendre reconnaissance pour la paternelle sollicitude avec laquelle Il veillait sur ses enfants. Le réduit était bien pauvre pour y établir la demeure du Roi des rois, mais nos cœurs étaient brûlants d'amour. Si dans ce nouveau Bethleem, l'Hôte divin voulut fixer sur nous ses regards complaisants, comme sur les bergers de l'étable, les anges y chantaient sans doute leur cantique de gloire. Le soir, à 8 h., on reportait le St Sacrement à la chapelle ; celle-ci n'était éclairée que par quelques bougies car, depuis quelques jours, nous étions sans gaz, et partant, sans électricité ; après un impressionnant Tantum Ergo, dans le silence et l'obscurité du soir, nous pûmes recevoir la bénédiction du St Sacrement avant d'aller prendre notre repos.

Le Bon Dieu attendait-il de la part de Monsieur l'Aumônier et de nos chères Révérendes Mères cet acte suprême d'abandon entre ses mains divines avant d'envoyer un peu de calme autour de nous ? Il faut le croire car la journée et les suivantes furent très bonnes, parsemées de petits événements qui nous faisaient sentir que nous n'étions pas les serviteurs de Dieu mais ses amis.

On se demande sans doute comment nous pouvions nourrir notre nombreuse communauté, celle de la rue St Jean et tous les fugitifs que nous avons accueillis. Jamais nous n'avons eu une table aussi variée ; un jour y figuraient deux sortes de poissons et quatre sortes de viande, c'est ici que se vérifièrent à la lettre les paroles de l'Évangile : Le Père céleste qui nourrit les oiseaux du ciel ne permettra pas que ses enfants manquent de pain. Nous étions l'objet d'une succession de petits miracles un peu matériels peut-être, mais toujours très réels .

Dans les moments où la circulation était possible, les personnes hébergées, retournaient chez elles pour nous apporter toutes leurs petites provisions ; elles allaient chercher chez les voisins absents tout ce qui pourrait se gâter. Monsieur l'Aumônier était on ne peut plus adroit pour ces sortes d'expéditions ; il trouva de la levure pour cuire du pain. Il pénétra au moyen d'une échelle dans la boutique d'un de nos ouvriers et nous procura du sucre... Il rencontra des gens qui allaient chercher des pommes de terre au champ et en commanda pour nous. Il découvrit dans une maison abandonnée des lapins qui auraient dû y mourir de

faim et nous les apporta. Nos Sœurs de la rue St Jean retournèrent de temps en temps pour rassembler le plus de vivres possible. Le trajet à travers la ville devint une mine abondante de ressources. Quelques magasins se rouvraient, nos sœurs pouvaient y faire des achats. D'autres restaient abandonnés mais avaient à leur étalage des vivres qui allaient se perdre, les agents de ville se faisaient serveurs. Là, on achetait gratis, s'il vous plaît !

Le premier vendredi 4 septembre, nos bonnes Sœurs arrivaient chargées comme des mulets. Elles eurent même la bonne fortune de commander pour nous un demi-porc qui nous fut apporté dans la soirée. On le mit en conserve, c'était une garantie pour le lendemain ; nous ne devons d'ailleurs pas nous inquiéter car les chiens même nous apportaient de la nourriture.

Le boulanger et son chien étaient ici les premiers jours. Surpris par un bombardement pendant qu'il était en ville, le boulanger ne revint plus. Quelques jours après, nous détachons le chien, espérant qu'il rejoindrait son maître et que nous serions dispensées de le nourrir ; la bonne bête part et revient quelques minutes plus tard avec une poule qu'elle avait été tuer dans le voisinage. A partir de ce moment, nous avons gardé le chien, nous réservant ses services pour les cas extrêmes.

Le samedi, nos chères Sœurs de la rue St Jean allèrent même au marché (qui ne ressemblait en rien au marché ordinaire). Elles eurent une série d'aventures des plus extraordinaires qui nous auraient amusées beaucoup si les temps n'étaient pas si pénibles.

Nous terminons ainsi cette nouvelle semaine dans une paix relative, appelant avec la meilleure ferveur de notre âme, sur le monde entier cette paix si précieuse et si universellement troublée, cette paix que Dieu seul peut apporter à la terre !

5 septembre. Hélas ! L'heureux moment de notre pleine assurance devait tarder encore. Le Bon Maître se complut sans doute dans notre abandon tout filial il nous portait visiblement dans ses mains divines, sur son cœur paternel et il semblait prendre plaisir à laisser subsister les dangers autour de nous pour nous donner l'occasion de recourir à Lui avec une confiance absolue ! Il devenait tous les jours plus évident que la position d'Elewytt où les Allemands s'étaient fortement retranchés était parfaitement choisie par l'ennemi. De là, il pouvait couvrir la retraite de toutes les armées de France et de celles répandues en Belgique. En même temps ce retranchement immobilisait pour ainsi dire les armées belges du côté des forts d'Anvers et les empêchait de coopérer à l'action des Alliés ; tout au plus pouvaient-elles, par des sorties fréquentes, retenir dans le Nord des forces considérables, ce qui constituait déjà pour les armées anglo-françaises un secours important. Il fallait donc faire son sacrifice et accepter la probabilité qu'Elewytt serait l'endroit de Belgique que les Allemands quitteraient en dernier lieu. D'ailleurs si l'inquiétude persistait, elle n'était plus ni aussi continue, ni aussi angoissante.

Le dimanche 6 septembre, il n'y eut que quelques coups de canon, juste assez pour nous faire prendre la précaution de transporter à la cave le St Sacrement qui était exposé à la chapelle.

Après deux jours de calme, une nouvelle période s'ouvrit, période de dévouement dans une autre sphère d'activité.

Le mardi soir dans une obscurité complète arrive un bataillon de 300 hommes, 200 chevaux, conduit par le commandant Nyssens (oncle d'une ancienne élève). Ils revenaient d'Aerschoot, ville qu'ils avaient reprise aux Allemands ; ils demandaient logement pour hommes et bêtes ; on commence les installations à l'école primaire, à la basse-cour ; mais à peine étaient-ils ici d'un quart d'heure qu'un obus éclata tout près de la maison ; le commandant déclara que l'ennemi devait avoir connaissance de leur campement, qu'ils pouvaient, par leur présence, nous mettre en danger de bombardement et qu'il valait mieux aller plus loin. En un clin d'œil, tous disparurent. Inquiétées par la bombe, presque toutes les religieuses restèrent en bas, nos chères Révérendes Mères et quelques braves remontèrent. A peine étions-nous au lit qu'une détonation épouvantable fit trembler toute la maison. Tout le monde descendit à la hâte... c'est la seule fois que nous avons réussi à installer nos chères Mères au rez-de-chaussée... et encore ! Après une heure de calme elles remontèrent bravement avec une faible escorte. Comme toujours, notre chère maison était épargnée. Le lendemain matin nous trouvâmes de petits éclats d'obus devant le perron, un grand morceau long de 33 cm fut ramassé plus tard au fond du jardin.

Le mercredi 9, ce groupe revint reprendre le cantonnement ici, il fallait servir les autorités, faire la soupe et le café pour les soldats.

Dans le courant de l'après-midi, le fort de Waelhem commença le bombardement du village d'Hofstade. C'était le début d'une nouvelle attaque dirigée par nos troupes contre l'ennemi campé à Elewytt ; ces luttes durèrent quatre jours, pendant lesquels le bruit du canon, des mitrailleuses, des fusillades, des troupes qui passaient et repassaient avec de lourdes pièces d'artillerie, des autos de la Croix-Rouge, nous causa à toutes mais surtout aux plus impressionnables, de nouvelles souffrances et inquiétudes.

Pendant ces jours aussi nous reçûmes les visites les plus inattendues : tantôt c'est un chef qui vient d'acheter quelques œufs, il demande une bouteille de vin, bat les œufs, fait le mélange en disant : j'ai là des hommes qui sont exténués, quand ils auront pris cela, ils dormiront bien et seront vite refaits. Puis ce sont deux petits jeunes gens de bonne famille qui depuis plusieurs semaines seulement ont fait connaissance avec les privations de toutes sortes. Ils viennent demander timidement s'ils ne peuvent avoir un petit verre de porto, ils en ont une si grande envie. Notre bonne Mère Générale comprenant qu'en temps de guerre on accorde bien des choses extraordinaires nous disait : « Ils paraissaient si bons et étaient si comme il faut, qu'on n'aurait pas pu le leur refuser ».

Le jeudi 10 pendant notre réunion de l'après-midi, on vint appeler les R.M. pour se rendre au salon auprès de Mr Woeste, ministre d'état, accompagné de Mr Gibson, secrétaire de la légation des Etats-Unis et d'un marquis espagnol. Demandez-vous quelle était notre surprise et toutes les suppositions qui nous furent suggérées par notre imagination au sujet de cette visite.

En réalité, elle n'avait aucune portée politique, au moins à notre point de vue. Ces messieurs communiquaient peu leurs impressions au sujet de la guerre et semblaient s'intéresser aux événements qui s'étaient passés et se passaient à nos portes. Ils avaient l'intention de se rendre à Bruxelles dans une auto sur laquelle on lisait en grands caractères : Cette auto appartient à la légation des Etats-Unis à Bruxelles. Arrivés près d'Hofstade, ils devaient attendre la fin du combat avant de pouvoir poursuivre leur route et le commandant leur avait désigné notre maison comme une agréable et hospitalière « salle d'attente ». La présence du secrétaire de la légation des Etats-Unis nous fait supposer que cette visite avait pour but de constater les effets du bombardement de Malines, ce qui, au dire des autorités compétentes, est tout à fait contraire aux lois de la guerre.

Le même soir, nous eûmes la visite du général Scheer qui vint tout simplement demander : « Un petit souper, sans dérangement, comme pour un simple soldat ». Le commandant Nyssens revint camper, il y eut des chevaux attachés à la grille devant la maison, il y en eut tout du long dans la cour. Mais avant neuf heures et demie, tout avait brusquement disparu. Le vendredi 11, il semblait qu'on nous laisserait dormir en paix, à l'heure du coucher, comme personne ne s'était présenté, tout le monde se mit au lit, mais comme la sonnerie de la grande porte avait été dérangée par les lanciers de l'avant-veille, la sœur portière, inquiète, ne se déshabilla pas. Beaucoup de bruit persistait dans la rue, des troupes continuaient à passer, le temps était épouvantable. Tout à coup, nous entendons dans la maison un bruit de portes forcées, des pas, des voix d'hommes... on se lève. Sœur Vincent seule et brave descend la première, les autres s'habillent et courent la rejoindre. Cette fois, on croyait se trouver en face des Allemands ! C'était un régiment de Belges qui avait reçu l'ordre de venir cantonner ici. Se trouvant devant une porte fermée, une sonnette qui ne fonctionnait pas, ils avaient cru la maison abandonnée et venaient s'y installer. Ils avaient fait sauter les portes à la baïonnette, étaient entrés par celle du déballage, avaient visité les salles du rez-de-chaussée et étaient prêts à monter par l'escalier du pensionnat lorsque la Sœur se trouva en face d'eux. C'est alors que nous avons compris mieux que jamais combien nous avons été bien inspirées en n'abandonnant pas notre cher Coloma. Dans quel état l'aurions-nous retrouvé ? Nos hôtes étaient passablement de mauvaise humeur d'avoir sonné pendant une demi-heure sans qu'on leur ouvrît, mais quand on leur eût expliqué que la sonnerie ne fonctionnait pas, que nous n'étions pas prévenues de leur arrivée, quand on eût mis à la disposition des chefs les salles de l'ambulance et à celle des soldats les classes de l'école primaire ; quand on leur eut offert à souper et présenté de faire le café pour le lendemain,

ils se confondirent en excuses et se trouvaient comblés ; le lendemain matin, avant de partir, le commandant offrit un billet de 20 frs. Comme la Dame économe refusait en disant que ces petits services étaient notre hommage à la Patrie, il insista en disant, acceptez-le pour vos œuvres, vous me ferez grand plaisir. Nous avons fait ici une invasion nocturne avec effraction, il n'est que juste que nous vous dédommions quelque peu des dégâts que nous avons causés.

Le samedi 12. Nouvelle visite du secrétaire de la légation. Cette fois, il était accompagné de deux colonels anglais et d'un belge. Ils revenaient du champ de bataille, où ils s'étaient rendus pour expliquer le fonctionnement de nouveaux canons de grand calibre qui continuaient à fonctionner autour de nous et à nous étourdir. Le nouveau groupe demandait l'autorisation de faire un pique-nique dans le jardin devant la maison. Ils avaient apporté le nécessaire pour faire un repas « confortable » et ne demandaient de notre charité que la beauté du site, la table, les chaises et le couvert. On y joignit cependant quelques fruits du jardin.

Le dimanche 13, dans la matinée on amena un cheval blessé avec promesse d'envoyer un vétérinaire. Comme celui-ci ne vint pas, un officier acheva l'animal d'un coup de revolver et les soldats s'en firent un régal et distribuèrent le reste aux pauvres.

A midi, nous comptons parmi nos hôtes un brave soldat motocycliste qui avait capturé une cuisine allemande dont il montrait avec fierté les clefs à qui voulait les voir. Dans la soirée un major et un commandant vinrent faire le relevé des plans dont nous disposions. On amena des charrettes de foin pour le logement des soldats et notre école primaire, depuis les classes du rez-de-chaussée jusqu'au grenier, devint une vraie caserne pour militaires de tout grade.

A partir de ce jour on organisa dans la communauté le service de nuit, c'est-à-dire que deux dames, deux sœurs et un ouvrier se dévouèrent à garder la maison, à préparer café et tartines pour prêtres, religieux, officiers, soldats qui pouvaient recevoir à toute heure l'ordre de départ. La première nuit l'appel se fit à 1 heure ; le 2d jour de cantonnement un nouveau groupe s'ajouta, c'était celui des délégués qui devaient être séparés des autres et pour lesquels on aménagea l'orangerie ; nouvelles installations de paillasses et de matelas, tous les jours il fallait tâcher de multiplier la literie et surtout les couvertures car le temps devenait mauvais, cette nuit fut très mouvementée, nous reçûmes la visite du colonel du régiment conduit par le bourgmestre Mr Dessain. Il nous remit un pli pour le major Mahieu et le bourgmestre profita de cette visite pour nous faire un petit éloge : il dit qu'il félicitait les Dames supérieures, qu'il nous félicitait toutes d'être restées au poste. Après la guerre, dit-il, on inscrira sur votre maison : » Hier wonen moedige luiten ». Après cette visite, c'était un va-et-vient continuel de délégués, qui étaient porteurs de missives.

Le mardi 15 septembre, un régiment fut remplacé par un autre. Le colonel (moustache à la Bismarck) dit à la Dame qui se présenta : « Il nous faut une chambre avec une table,

bureau, lumière et logement pour quatre, une chambre pour les officiers, une troisième pour les délégués de l'état-major, une quatrième pour les délégués du régiment, et logement pour 200 soldats ». Et comme la religieuse semblait ébahie devant toutes ces demandes accumulées, il compléta sa phrase par : « Règlement militaire, ma sœur ». On prépara, on déménagea surtout, car tous les jours le nombre des occupants des diverses salles variait et la fusion des classes était impossible. Enfin les voilà satisfaits. Le lendemain avant de quitter. Le colonel demanda la Dame supérieure et remercia d'une façon brève mais polie. Après un séjour de 24 heures à la caserne de Malines, il revint s'établir ici et déjà se montrait presque aimable. Il suivit avec intérêt une pêche au filet que l'on faisait dans le grand étang ; alla jeter du pain aux oies et aux cygnes et trouva même des phrases comme : « Vous êtes bien aimable », et autres semblables. Le brave homme avait peut-être appris en 2 fois 24 heures que si parmi les Filles de Marie et de Joseph, l'obéissance est militaire, le commandement ne l'est pas !

Entretiens, on avait continué à multiplier les communications téléphoniques et télégraphiques : toute une installation se trouvait maintenant dans la nouvelle orangerie, établissant relations avec les forts et toutes les localités environnantes occupées par nos troupes. Le parc était sillonné de toutes parts par des fils dont le premier nous avait causé tant d'émoi !

Encore un nouveau groupe à loger et nourrir. Heureusement pour la bourse de notre chère Econome, en faveur de laquelle s'opéra plusieurs fois le miracle de la veuve de Sarepta ; les officiers laissaient à chaque départ une obole pour nos œuvres et le gouvernement payait journallement une petite somme pour le logement des troupes (

21 cmes par homme). Ceci permit de continuer à donner sans compter car tous les jours un grand nombre de prêtres, d'ambulanciers, de délégués, de téléphonistes nous fournissaient l'occasion d'exercer la charité. Tous nos hôtes étaient littéralement charmés du bienveillant accueil qu'on leur faisait peut-être même en profitaient-ils largement ; ainsi le changement des troupes se faisait journallement vers 11 heures et les uns dînaient avant de partir, les autres en arrivant. Nous avions ainsi tous les jours deux tables d'une douzaine de couverts à la salle des fournisseurs, deux de 15 à 20 à la cuisine même. Presque toujours du monde dans le corridor de la cuisine, à l'école ménagère, à l'orangerie, quelquefois même à la cave. Inutile de dire quel vaste champ était ouvert à notre dévouement, à celui de nos chères sœurs surtout ! Mais le zèle de toutes était grand comme la tâche à soutenir ; nous aimons à croire que le bon Dieu et nos chères Mères se sont réjouis bien des fois à voir régner dans notre chère maison, en même temps qu'un mouvement et une activité extraordinaire, le calme, le recueillement, la paix et la charité.

Le mercredi 16, un vicaire de la paroisse St Jean fit visite à la Révérende Mère Louise et à ses filles. Il les engagea à reprendre les classes de l'école adoptée Les enfants de la classe ouvrière étaient presque les seuls en ville et il serait préférable qu'elles ne fussent pas à la

rue. Notre chère R.M.G. allait donner libre choix à nos chères sœurs de rester avec nous ou de retourner, lorsque Mr l'Aumônier, à la satisfaction générale, intervint et trouva qu'il valait mieux rester encore. Il fut décidé que plusieurs religieuses iraient faire les préparatifs pour la reprise des classes et reviendraient loger ici. La chère communauté du Saint Cœur de Marie allait donc continuer à prier et à travailler avec nous. Aurait-elle d'ailleurs eu la Ste Messe et la Communion quotidiennes, tandis que nous étions si largement partagées sous ce rapport. C'était l'Eucharistie qui nous avait donné force et courage pendant nos jours de grandes inquiétudes, c'était la présence du bon Maître sous notre toit qui nous avait retenues si fermement dans notre cher Coloma ! Pour nous récompenser de cet attachement, le bon Dieu permit qu'à partir du séjour des régiments chez nous, on célébrât journellement deux et souvent trois Messes dans notre chapelle. Que de sujets de consolation et d'édification pendant ces offices ; tantôt un grand militaire servait la Ste Messe, tantôt de braves soldats venaient s'agenouiller au milieu des religieuses à la Ste Table. Ils étaient touchants dans leur foi, comme ils se montraient en tout temps dignes et corrects dans leur conduite.

Le lundi 21, il se passa ici un événement lugubre. De grand matin, le commandant va trouver une religieuse à la cuisine et demande de chercher l'aumônier militaire de son régiment, ajoutant : « nous avons besoin de ses services pour un condamné qui va être exécuté ». Nous devons donc voir toutes les horreurs possibles de la guerre ! Quelques minutes plus tard, le malheureux entra à la chapelle, conduit par deux gendarmes armés et accompagné de l'aumônier qui le fit avancer jusqu'à la première chaise. Le prêtre, visiblement ému, lui donna la Ste Communion, lui fit dire la prière : « O bon et très doux Jésus... ». Quelques instants après, la victime s'en alla, entre 4 gendarmes, à quelques pas d'ici, à côté de l'église ; là il fut fusillé et enterré sur le champ. La consternation régnait parmi les chefs et les soldats, personne d'entre nous n'eut le courage de s'informer auprès d'une autorité du motif de cette peine sévère, il devait évidemment être grave, au dire des soldats, le malheureux était déserteur pour la troisième fois et sa conduite n'était pas bonne. C'était là une rare exception.

Le même jour une religieuse qui demandait à un tout jeune homme s'il n'était pas encore fatigué de la guerre, reçut comme réponse : « Oh ! non, ma sœur, c'est si bon de s'exposer et même de mourir pour son Dieu, son Roi et son Pays ! ». Cette belle réplique eût été très touchante ; sans doute, au moment de la prise des armes, elle l'était bien davantage après sept semaines de campagne. Ce même lundi encore, une charrette de légumes vint faire un grand déchargement à Coloma, elle était envoyée de la part de Son Eminence le Cardinal Mercier, pour nos pauvres et nos soldats. Son Eminence ! Quelle belle page d'ardent patriotisme, quel gros volume de pure et touchante charité son nom seul inspirerait à une plume éloquente. Dès le début de la guerre, l'Archevêque s'adressa à son clergé par une lettre persuasive pour le presser de prier, de faire pénitence, d'user de son influence et de

son exemple pour exciter les fidèles à fléchir le Ciel ; de rivaliser de zèle avec les plus ardents patriotes, soit au service des armées, soit à celui des pauvres ménages que la guerre privait de leur soutien.

Appelé à Rome dans le courant du mois d'août pour l'élection du successeur de Pie X qui avait dit en apprenant la déclaration de cette catastrophe européenne : « Cette guerre me tuera ! » et qui succomba, en effet, après quelques jours, le Cardinal quitta son pays, l'angoisse dans l'âme. On le prévint que les communications allaient être coupées et qu'il ne restait que deux heures pour ses préparatifs. Il trouva cependant le moyen d'adresser, avant son départ, à ses compatriotes, une lettre touchante, peignant ses douleurs et sa paternelle sollicitude, lettre qui sera conservée dans les archives de notre cher Institut, comme le plus beau monument de pur patriotisme et de dévouement pastoral. C'est à Rome que notre pauvre Prélat devait apprendre les plus pénibles épreuves de son Pays : la destruction d'une grande partie de la ville de Louvain et l'incendie de la magnifique bibliothèque de l'université, comme cet acte de vandalisme devait répugner à son âme de savant, sans parler de ce que devait souffrir son cœur de Père, en apprenant les atrocités dont ses prêtres et ses enfants de Belgique étaient victimes. Puis vint la nouvelle du bombardement de Malines, sa chère ville archiépiscopale, avec l'annonce de tous les dommages causés à sa chère Métropole, à l'archevêché, aux vieux temples et antiques monuments de l'ancienne cité. Quand on tâche de se pénétrer des souffrances que notre bien-aimé Cardinal a dû éprouver pendant cette absence forcée, on ne s'étonne plus qu'il y eut quelquefois de l'amertume dans ses paroles toujours si douces, si bienveillantes.

Son Eminence revint par la France, Londres, Anvers ; malgré les efforts pour le retenir dans cette dernière ville, on n'y put réussir, il avait besoin de se retrouver parmi ses enfants les plus malheureux.

Le vendredi 17 septembre, il arriva à Malines, visita la ville, parcourut les quartiers les plus pauvres, causa familièrement avec les habitants, distribua partout et avec profusion les dons de son cœur, bon et paternel et il fut l'objet des ovations les plus senties et les plus touchantes. Le lendemain il revint et cette fois, il joignit à sa bienfaisante parole des dons matériels considérables. Il laissa dans les maisons qu'il visitait des offrandes en argent, proportionnées au besoin et au nombre des enfants, s'occupa lui-même de l'achat de vivres en grande quantité et donna les indications suivant lesquelles ceux-ci devaient être distribués. C'est donc le carnet à la main que les envoyés de notre généreux Pasteur, vinrent faire leur déchargement.

Le mercredi 23, dans la matinée, nouvelle visite, la plus importante de toutes ! Le Roi, sans doute ! Encore mieux que cela ! C'était le Roi des rois qui venait demander notre hospitalité : un Aumônier militaire entra, les mains serrées sur sa poitrine, jeta son chapeau sur une table en murmurant : « C'est le bon Dieu ». Il avait eu le bonheur de pénétrer à Hofstade dans la chapelle des religieuses chassées par les Allemands. Depuis quatre

semaines on n'avait pas encore pu arriver jusque là pour sauver les Saintes Espèces. Vu le bon accueil qu'on fit au bon Maître, il ne craignit pas de nous envoyer dans la soirée d'autres hôtes. Les soldats découvrirent à Hofstade, abandonnés de tous, deux petits vieux. La femme ne quittait pas le lit, le mari, littéralement plié en deux, marchait à l'aide de béquilles. On les chargea sur une charrette pour les conduire à l'hospice celui-ci n'était pas encore ouvert, l'hôpital était encore inoccupé. Dans la soirée, on les ramena devant notre portique ; le colonel fit appeler la R.M.G. Coloma était connu de tous comme : « Zoete inval ». La porte s'ouvrit toute grande et on installa nos bons petits vieux à l'infirmierie des religieuses. C'était émouvant d'entendre le récit de ces pauvres vieillards qui avaient vécu quatre semaines au milieu du camp ennemi, parfaitement soumis à la Volonté divine et qui n'avaient demandé qu'une chose au bon Dieu : c'était de ne pas mourir sans recevoir les derniers sacrements. Notre Seigneur fit plutôt un miracle que de laisser cette fervente prière sans être exaucée. Demain, disait notre petite Treesken, on me fera propre, je verrai le prêtre, et puis, je pourrai communier, vraiment nous avons deux petits saints parmi nous ! Une de nos religieuses disait : « Nous avons reçu la Sainte Famille aujourd'hui. Jésus est venu le matin et dans la soirée, il nous amena Marie et Joseph ! ».

Le régiment qui vint cantonner le jeudi 24 comprenait outre son personnel habituel, 12 charrettes avec mitrailleuses tirées chacune par deux chiens. On nous offrit de voir ces machines de près, mais pendant le dîner, elles disparurent brusquement.

Le vendredi 25, nous eûmes la visite de son Eminence qui était en tournée de charité dans le quartier. Notre bon Prélat causa quelque temps avec la R.M.G., s'intéressa vivement au récit de la vie que nous avons menée depuis plusieurs semaines. Il voulut bien voir les religieuses pendant quelques instants, mais s'excusa en disant qu'il était en visite des pauvres et que ses moments étaient comptés. Son Eminence paraissait triste et pensive. Elle nous félicita du courage que nous avons montré en bravant les dangers que nous avons courus. Le Cardinal ajouta que ceux-ci étaient loin d'être écartés, qu'il ne conseillerait à aucune personne qui avait quitté la ville d'y revenir déjà mais qu'il nous engageait bien moins encore à partir puisque notre confiance nous avait si bien gardées jusqu'à ce moment. Il faut espérer, disait-il, que la divine Providence continuera son œuvre en votre faveur. Il fallait, en effet, que le Secours divin soit plus puissant, pendant que la douleur allait nous étreindre plus fortement.

Le samedi 26, les soldats ne vinrent plus prendre leur logement, ils passèrent la nuit dans des tranchées.

Dimanche 27, un aumônier militaire dit sa messe à 5 heures. Quelques délégués y assistèrent encore. Quand nous descendîmes pour le déjeuner, tous avaient disparu, Un nouveau combat plus violent que tous les autres, parce qu'il était plus inégal que jamais, s'était engagé à Hofstade. Les Allemands ayant reçu des renforts considérables revenant de Maubeuge, avaient de grand matin pris l'offensive, contre une petite troupe de Belges

qui gardait les positions conquises. Monsieur l'Aumônier, qui comptait dire la Messe à 8 h., annonça qu'il la dirait le plus tôt possible, mais il exposa cependant le Saint Sacrement. Après la Ste Messe, nous nous rendîmes à l'oratoire de la Ste Vierge pour la réunion de chapitre, lorsqu'un coup de canon épouvantable (semblable aux plus forts) éclata. Nous tâchions de rester calmes, car on était déjà quelque peu familiarisé avec ces bruits sinistres. Un deuxième, un troisième coup qui firent tomber les vitres, suivirent. La R.M.G. donna le signal du départ. Mr l'Aumônier descendit le St Sacrement à la cave.

C'était le commencement de la semaine la plus pénible, des scènes les plus horribles que l'on puisse imaginer ! C'était vraiment la grande semaine de nos souffrances, et si le bon Dieu a daigné les agréer, nous pouvons espérer qu'elle aura été, pour nous toutes, la sainte semaine. C'est pendant ces jours que notre bonne R.M.G. souffrant beaucoup plus des douleurs et des inquiétudes de ses filles que des siennes propres, disait : « Nous avons souffert cette semaine comme jamais personne de nous n'a souffert. ».

Dans le courant de la matinée, on nous amena plusieurs blessés ; sans médecin, livrées à nos propres forces et connaissances, nous les soignons de notre mieux. Heureusement, nous pûmes réussir à nous procurer une voiture d'ambulance pour les faire transporter, car entretemps, les obus éclataient partout autour de nous. Une petite jeune fille de 15 ans, l'aînée de 6 enfants et qui fuyait avec toute sa famille, fut frappée à la rue par un grand éclat qui l'atteignit à la tête. Le père, fou de douleur, nous l'apporta sur les bras, pendant que la mère se réfugia avec les autres enfants dans une maison voisine. La pauvre fille était mortellement blessée, elle était dans une sorte de coma, et le médecin militaire qui nous arriva enfin déclara que l'os du crâne était très probablement atteint ; on lui administra les derniers sacrements, elle resta couchée jusqu'au soir au déballage, toujours sans connaissance.

Après le dîner, on nous amena de nouveaux blessés qu'on n'osa pas porter plus loin tant le bombardement était violent. Il fallait coucher ces malheureux à l'école ménagère gratuite, au milieu des éclats de vitres, exposés à de graves dangers. Puis vint une charrette amenant un soldat mort qu'on voulait enterrer dans le jardin et comme nous demandions de le transporter près de l'église, les hommes chargés de cette besogne, proposèrent d'attendre. Pendant ce temps, les coups redoublaient et se multipliaient, frappant la maison à différentes reprises ; de gros éclats passèrent à travers les fenêtres, les portes et même les murs. Quoique plusieurs religieuses étaient constamment en circulation dans la maison et au dehors à cause des blessés à soigner, personne, grâce à Dieu, ne fut atteint. Mais la frayeur qui étreignit les cœurs de tous les membres des deux communautés réunies ici et de la centaine de personnes qui s'étaient jointes à nous, est indescriptible.

Dans le courant de l'après-midi, Monsieur l'Aumônier, en civil, une petite sacoche à la main, accourt par le jardin et dit en entrant : « Eh bien, que dois-je faire, dois-je fuir ? ». Spontanément les personnes interrogées s'écrièrent : « Oh non, restez avec nous ». Il

répondit, « c'est bien, soit ». Le bon Prêtre payera cher ce nouvel acte de dévouement, et cependant il n'a jamais exprimé un regret de ne pas avoir fui.

Dans la soirée, dès que le bombardement diminua quelque peu, on se mit en peine de faire transporter les blessés qui nous restaient. Une religieuse entendant des voix à la rue, va voir près de la grille, elle entendit un commandant qui, au tournant de la chaussée, rassemblait ses hommes et leur dit : «Maintenant en rang et au commandement ! Montrez que vous êtes des hommes ! Un !... » Les lignes se formèrent et défilèrent en bon ordre.

On lui demanda en passant de nous envoyer des autos de la Croix-Rouge. Il promit de s'en charger et ajouta : « Etes-vous encore ici ? Nous nous replions, nous sommes écrasés par le nombre, nous sommes les derniers à nous retirer. Mes soldats n'ont plus une cartouche, demain, si pas ce soir, l'ennemi pénétrera en ville ». La R.M.G. décida d'envoyer ce même soir vers Anvers ou du moins vers les forts : Madame Anne Marie, économe générale, deux postulantes et quelques religieuses dont le tempérament nerveux ne pouvait résister plus longtemps aux scènes émouvantes dont nous étions témoins depuis plusieurs semaines. Elles emportaient les valeurs que l'on désirait mettre en lieu plus sûr. Toutes les personnes du voisinage qui avaient passé la journée dans la cave fuyaient également. C'était lugubre que ce départ dans l'obscurité, à travers une ville détruite et abandonnée, malgré les obus qui tombaient encore, quoique moins nombreux. Il fallait, comme pour tout le reste, abandonner le sort de nos chères fugitives à la Divine Providence et tâcher d'y réfléchir le moins possible ; il fallait confier aussi à la garde de Dieu quatre de nos sœurs qui étaient à la maison du St Cœur de Marie depuis quelques jours y faisant les préparatifs pour le retour de toute la communauté projeté pour le mardi. Surprises par le bombardement, elles se réfugièrent dans les caves toute la journée de dimanche. Dans la soirée, elles tentèrent de revenir à Coloma, mais arrivées à la gare, les projectiles tombaient si abondamment qu'elles durent retourner sur leurs pas. Le bon Dieu désirait leurs services à la rue St Jean, il disposa des circonstances pour forcer nos sœurs à y retourner. Pendant la nuit, le bombardement ne discontinua pas ; il ne fallait pas songer à loger au dortoir. Nos Mères et nous toutes, nous dûmes nous résigner à passer à la cave six nuits consécutives. Quelles privations et quelles nuits fatigantes après de tristes jours.

Le lundi 28, Monsieur l'Aumônier arriva avant notre lever et fit dire à la R.M.G. que si elle le désirait, il distribuerait la Ste Communion immédiatement. Nouvelle scène des catacombes ! Nous allâmes nous agenouiller l'une après l'autre devant le Prêtre qui nous donna la Ste Eucharistie, et fut privé de dire la Ste Messe et par conséquent de la Ste Communion. Plus que personne cependant, il allait avoir besoin de porter son Dieu dans son cœur. Après quelques minutes d'actions de grâces, nous rappelâmes à notre digne Aumônier, qu'un soldat mort gisait, dehors, sur une charrette et nous lui proposâmes de l'ensevelir. Il alla avec trois religieuses qui commencèrent à creuser la fosse pendant que le prêtre récita les prières. Nous avons choisi un endroit dans les taillis près de l'école primaire, pour écarter

ce triste souvenir le plus possible de notre maison. Mais la place était mal trouvée pour n'être pas vue de la rue ; après une demi-heure de travail pénible, nous voyons arriver du côté de la chaussée de Tervueren, des gens effarés courant vers la ville. Nous engageons Mr l'Aumônier à rentrer un instant mais il répondit avec assurance : « Que peut-on faire de meilleur que d'enterrer les morts ? ». Quelques minutes plus tard, arrivèrent deux éclaireurs allemands. Fuir devenait impossible ! Dès que le premier nous aperçut, il braqua un fusil et fit signe d'approcher ; une religieuse s'avança et fut questionnée. Mr l'Aumônier qui se trouvait dans la fosse ne fut pas remarqué, mais un mouvement de bêche le fit découvrir et aussitôt, il fut appelé. Il se vit obligé de marcher devant le soldat pour aller voir jusqu'au pont du chemin de fer s'il y avait là des militaires belges. Monsieur l'Aumônier protesta disant qu'il n'avait pas le droit d'exiger cela d'un civil et qu'il n'obéirait qu'à la force. Le deuxième soldat rappela la religieuse, en lui braquant un fusil et en s'écriant : « C'est le moment d'avoir des renseignements ». Il n'en apprit cependant pas autre chose sinon que la maison était un couvent, la maison du coin une brasserie et la localité, Malines. Pour tout le reste, elle assura être dans l'ignorance, vu que nous avions passé la journée précédente dans nos caves à cause du bombardement et que nous venions d'en sortir pour enterrer un mort. Dès qu'il détourna les yeux, les religieuses se retirèrent doucement, et une fois derrière les arbustes, volèrent vers la maison. Affolées par le départ forcé de Mr l'Aumônier, elles crièrent à haute voix : « Priez, on vient d'emmener Mr l'Aumônier ». Lorsque celui-ci fut arrivé près des maisons, des coups de fusil retentirent, il se colla près d'un mur, son mauvais compagnon prit la fuite. Resté seul, il demanda par signe aux sentinelles belges s'il devait aller vers elles ou retourner sur ses pas. On lui indiqua le chemin vers Coloma et il revint à travers les broussailles. Il était fort indigné du traitement qu'on lui avait fait subir, nous étions on ne peut plus heureuses de le revoir sain et sauf. Il nous quitta pour mettre son costume de civil. Quelques minutes plus tard, s'engagea sur la route, des deux côtés du canal, devant la maison, un combat en règle, entre les Belges masqués dans les maisons avec des mitrailleuses et les Allemands, qui venaient en masse, s'emparer de la ville. Personne ne quitta la cave, nous y prîmes un semblant de déjeuner. Après une heure de prière et d'angoisse, nous entendons dans toute la maison un bruit de pas, des voix d'hommes. Il n'y avait pas de doute, Coloma était envahi ! Était-ce par des soldats qui cherchaient à se cacher ? qui se poursuivaient ? Sont-ce des Belges, des Allemands ? On les entend partout... ils montent jusqu'au grenier. Il faut donc se montrer. Quelques religieuses s'avancent. On crie dans toutes les langues : « Qui est là ? ». Sur l'appel de notre chère Sœur Marie Augustin : « Wer ist da ? », quelques soldats allemands s'approchent, demandent qui est dans la maison, disent qu'il faut sortir des caves ; quelques-uns y descendent, en remontent assez vite, et tous ceux qui s'étaient répandus dans la maison comme une lave, viennent se grouper dans le grand corridor du rez-de-chaussée. Ils s'étaient introduits de différents côtés, avaient en quelques minutes, exploré

toute la maison, ouvert quelques tiroirs, entr'autres chez la portière où ils prirent un porte-monnaie vide ! chez la R.M.G. où ils éparpillèrent beaucoup de papiers sans rien prendre..., à la salle de récréation où ils pénétrèrent en enlevant un panneau de la porte, et où ils visitèrent, dans les moindres détails, deux malles d'élèves qui n'avaient pas pu être expédiées. A notre vue, ils se calmèrent, nous donnèrent l'assurance qu'il ne fallait rien craindre, apportèrent plusieurs blessés dans la maison, auxquels nous donnâmes nos soins Ils hissèrent eux-mêmes le drapeau de la Croix-Rouge sur le haut de la tour. A notre demande, ils achevèrent la sépulture du soldat belge que nous avions commencée le matin, et qui avait été interrompue par leur arrivé, ils plantèrent sur la tombe quelques branches d'ifs, et une petite croix avec cette inscription : « Ici est enterré un soldat belge mort pour sa Patrie ». Les quelques soldats belges qui restaient en ville s'étaient précipitamment repliés vers les forts tandis que de nombreuses troupes allemandes pénétraient dans Malines. Le fort de Waelhem faisait pleuvoir à son tour ses projectiles pour briser les lignes de l'ennemi Afin de les éviter, des groupes d'Allemands s'attardèrent dans la cour contre les murs de la maison. Pour échapper au tournant dangereux vis-à-vis du pont qui était assurément le point de mire du fort de Waelhem, plusieurs centaines d'Allemands pénétrèrent par le fond du jardin, où ils jetèrent sans doute un pont sur l'eau, car plus tard nous y retrouvâmes un banc renversé dans le fossé. Ils entrèrent dans la maison par la porte du jardin, près du cabinet de la R.M. et sortirent par la grande porte. S'il faut croire que la présence des soldats belges dans la maison durant les jours précédents, nous attira bien des bombes allemandes, il est à supposer que le passage des troupes ennemies à travers la maison, et la présence de leurs canons placés près de la brasserie Feremans, sur la ligne du chemin de fer, et derrière le jardin, nous valurent plus d'une bombe du fort de Waelhem qui ne nous était pas destinée. L'une d'elles atteignit la pierre de taille d'une fenêtre de l'oratoire de la Ste Vierge, la brisa, la projeta au dehors, pratiqua une large ouverture dans le mur et le plafond, mais aucune statue ne fut atteinte, ni l'autel, ni le lustre , ni l'harmonium ; quelques chaises seulement furent endommagées c'était la même chose partout où les bombes et les balles pénétraient ; elles semblaient choisir la meilleure direction pour faire le moins de dégâts possible . Dans le mur, près de la fenêtre du noviciat, il y avait, depuis le dimanche soir, un trou énorme, causé par une bombe qui aurait pu occasionner un incendie sans une protection spéciale de nos Sts Patrons. Des débris de châssis calcinés, de grands morceaux de fer, des pierres étaient répandus dans tout le corridor et la petite statue en plâtre de St Jean Berchmans était intacte et couchée dans la fenêtre. Notre belle chapelle, d'où le bon Maître avait dû fuir, n'avait que quelques petits trous dans les vitres, on les trouvait à peine C'était la place de la maison la mieux respectée ; ce n'était que justice, et c'est aussi ce qui nous causa le plus de joie ! Car, quand après 2 jours et 2 nuits de bombardement dont nous semblions être le centre, nous pûmes risquer une petite visite dans la maison, notre 1ère impression fut très pénible ; le bâtiment

et celui de l'école primaire étaient atteints en divers endroits. Partout des morceaux de fer, de verre, des éclats de bois, du plâtre et des briques. La ville, le hameau, les champs des alentours, le jardin, tout était dévasté ! Il est impossible, dans tout ce qui nous entoure, de franchir un espace de quelques mètres, sans rencontrer une maison brûlée ou effondrée, un arbre brisé ou un trou dans le sol. Mais quand au bout de quelques jours, la maison fut plus ou moins remise en ordre, nous récitâmes nombre de ; « *Benedicamus Domino !* », en constatant que les 150 kg de fer ramassés dans ou contre notre maison n'avaient relativement causé que peu de dégâts.

Encore dans la matinée du lundi, nous eûmes la visite d'officiers allemands qui se montrèrent bienveillants. Nous en profitâmes pour demander l'autorisation de garder notre aumônier sans qu'il fût inquiété. Ils nous donnèrent les meilleures assurances. Hélas ! ils passèrent avec leur belle promesse, et au commencement de l'après-midi, un nouveau régiment arriva, qui fit invasion dans toutes les maisons de la chaussée, enfonçant les portes et amenant tous les habitants du hameau, sauf un vieillard, un malade, le père d'un enfant malade et quelques femmes et enfants qui s'étaient réfugiés chez Mr l'Aumônier. Celui-ci se présenta avant qu'ils forcèrent sa porte. Il vit immédiatement qu'il ne leur échapperait pas, il entendit à plusieurs reprises : « *Ein pastor, ein pastor !* ». Il protesta cependant en disant qu'il était directeur du couvent, et qu'il avait eu le matin même l'autorisation d'y rester, qu'il n'y avait d'ailleurs aucune raison d'emmener des civils sans armes qui ne leur faisaient pas la guerre. Rien n'y fit ! Il fallait se rendre ! Le triste cortège, Mr l'Aumônier en tête, quelques hommes, femmes et enfants, suivi de soldats passa devant la maison. Dans la soirée, nous portâmes plainte à des soldats qui vinrent demander du café. Nous insistâmes pour qu'ils nous envoyassent un officier. Celui-ci se présenta bientôt ; il nous dit que c'était un autre régiment qui avait passé l'après-midi, qu'il n'avait aucun pouvoir à ce sujet. Il s'excusa en disant que c'était une mesure jugée nécessaire pour éviter des difficultés, et mille et un contes, pour justifier leur déloyauté. Il ajouta que ne devions avoir aucune inquiétude au sujet de notre aumônier, qu'il serait très bien traité. Nous comprîmes dans la suite quelle était la tactique militaire qui avait été appliquée à la ville de Malines et probablement partout où les Allemands avaient passé. A de grandes distances, ils lançaient devant eux leurs obus destructeurs qui faisaient fuir les populations, puis ils pénétraient dans la ville détruite et abandonnée, fracturant tout sur leur passage, s'emparant des rares habitants qui étaient restés pour les emmener en prison. Alors, ils avaient champ libre, ils pouvaient piller, dévaster à leur aise, s'installer partout en maître, vider les magasins, transporter le tout hors ville, enfin relâcher les civils, avec la recommandation de ne rien voler dans les maisons abandonnées, car l'on en accuserait les soldats allemands. Ce dernier avis dut être traduit par une de nos religieuses à de pauvres gens qui étaient amenés devant le commandant. C'était vraiment l'application d'une maxime profonde de Bismarck : « Pour soumettre un peuple, il faut lui enlever tout, et ne lui laisser

que ses deux yeux pour pleurer ! » ; Quoi qu'il en soit, ce sinistre départ de Mr l'Aumônier nous privait de notre meilleur soutien. Ce bon Prêtre avait été si souvent le prudent conseiller de nos chères Mères, pendant ces jours d'épreuve. Il avait si largement mis à contributions, à notre profit, son bon sens pratique, son expérience et son inépuisable dévouement. Surtout il était le ministre du Seigneur au milieu de nous. Désormais, plus de messe, plus de Ste Communion ! Toujours la souffrance, de plus en plus cuisante même, et plus de visite du bon Maître au matin pour entreprendre avec Lui le chemin douloureux de la journée. Encore le Calvaire mais sans le St Sacrifice qui donne la force de le gravir. Le Seigneur demandait beaucoup de notre générosité, et bien des fois, il a entendu, malgré la soumission de nos volontés, des plaintes amères monter jusqu'à son cœur. Tout ce qui nous restait de consolation, c'était la présence du St Sacrement dans un coin retiré de la cave, et l'occasion d'aller là confier à Jésus-Hostie nos craintes et nos chagrins, nos désirs de Le recevoir, et nos regrets de n'avoir pas toujours apprécié assez ses visites journalières. Enfin, ce triste lundi, comme dans les mauvais jours, fut long, mais cependant prit fin. Nous nous installâmes encore dans les caves. Deux Allemands avaient demandé à souper et venaient de quitter. Une $\frac{1}{2}$ h. après, ils revinrent, notre chère Sœur Marie-Augustin, 2 autres Dames et les deux élèves qui n'avaient plus pu retourner en Allemagne et en Autriche, se présentèrent de nouveau. Nos hommes étaient ivres, ils tâchèrent d'entraîner nos religieuses et une des jeunes filles dehors, celles-ci essayèrent de résister doucement, mais voyant qu'elles n'allaient pas leur échapper, elles accoururent dans la direction de la cave. Elles furent suivies par un des hommes. Qu'on imagine la panique qui régna parmi les religieuses ! Notre chère sœur Marie Augustin était pâle et tremblante ; toutes les autres religieuses qui étaient étendues sur les paillasses alignées dans les longs corridors de la cave n'osèrent bouger. Une figure diabolique éclairée par une lanterne faisait son apparition. L'homme traversa le long corridor en culbutant de temps en temps, et en se servant de son fusil comme d'une canne qu'il appuyait sur les paillasses et sur les pieds des religieuses ; il poussait de temps en temps la lumière dans la figure des religieuses en criant : « Ruhig bleiben ! » et « Eine deutsche Schwester hier kommen ! » Mais cette sœur allemande suppliait en grâce que quelqu'un se levât et l'accompagnât. Enfin, le vaurien pousse une porte latérale et se trouve dans une cave où il voit des bouteilles alignées. Il ricanait de bonheur ! Il croyait avoir trouvé ! Hélas ! c'étaient des bouteilles d'encre vides ! Tout à coup il réapparut tout rayonnant de joie avec... 2 bouteilles de limonade, commence un long discours pour s'assurer qu'il n'y avait pas de poison dans la maison, fit des menaces de fusillade, d'incendie, etc... Il ouvre la bouteille avec la crosse de son fusil chargé, il les goûte l'une après l'autre, crache ce qu'il avait pris et recommence ses recherches dans d'autres caves. Cette fois, il se trouvait dans celle des bouteilles vides. Nouvelle joie ! Nouveaux pourparlers ! Nouvelle déception ! Enfin voyant qu'il n'y avait pas moyen d'en finir, et que c'était évidemment la cave à vin qu'il cherchait, on l'y mena ! Sur ces entrefaites, le

2d malfaiteur, moins bruyant mais peut-être plus à craindre, car il tenait un revolver tout préparé dans la main. Nous leur donnâmes 7 bouteilles de vin ; le calme se fit, et nous pûmes réussir à les mettre à la porte. Quel soupir de soulagement monta de nos cœurs, quel fervent : « Deo gratias » s'échappa de nos lèvres ! Encore un mauvais quart-d' heure passé, et bien passé ! On devine aisément ce que fut notre sommeil, installées comme nous l'étions, après cette scène infernale ! Ce fut la seule mauvaise visite que nous reçûmes de la part des Allemands ; tous les autres se montrèrent convenables et bienveillants.

Le lendemain, mardi 29, lever, prière de matin, méditation près du St Sacrement, puis nous pûmes déjeuner au rez-de-chaussée et commencer à circuler un peu dans la maison. La R.M.G. s'informa s'il n'y avait pas moyen d'avoir du lait. Un officier donna 2 heures de temps à un marin pour nous accompagner, pour traire les vaches de notre laitier. Ne trouvant pas les vaches à l'endroit où nous avions conduit notre homme, celui-ci nous quitta, traversa la rue, puis revint nous appeler. Qu'allait-il faire de nous ? Il y avait des soldats partout, des autos, des cavaliers, et nous étions sous l'impression de la scène nocturne qui nous avait complètement bouleversées. Enfin, il fallait se décider, nous avançons et nous sommes introduites dans le magasin de notre boulanger où tout était fracturé et qui ressemblait plutôt à une écurie. Notre soldat commence à remplir des caisses de sucre, de café, de chicorée, d'amidon, de conserves. Nous profitons de l'offre généreuse !... et transportons tout ce que nous pouvons afin de sauver le plus possible et de rendre à ces pauvres gens à leur retour le peu qui leur restait. Pendant que quelques-unes d'entre nous continuaient cette besogne, le soldat et 2 sœurs allèrent plus loin à la recherche des vaches du laitier et eurent beaucoup de peine à saisir ces bêtes affolées par le bruit des canons. Il fallait trouver place à Coloma pour 4 vaches et 1 veau, en attendant que notre ferme s'augmentât de 5 porcs, 11 chèvres, 10 lapins, 53 poules ... Les religieuses qui transportaient les marchandises du boulanger eurent bientôt une nouvelle sentinelle à la porte. Un soldat les regarda faire et leur dit : « C'est triste n'est-ce pas ; nous aimerions beaucoup mieux être chez nous et ne pas venir ici » ; Et voyant qu'il paraissait bon et malheureux, nous demandâmes s'il était marié et s'il avait des enfants, il avait 2 petites filles. Quand nous quittâmes, il voulut nous aider à porter notre lourd panier ; nous avons à peine traversé la planche qui nous ramenait dans le jardin, que le soldat nous rejoignit et demanda si nous n'avions pas un chapelet à lui donner ; il avait perdu le sien. On lui en offrit un avec la promesse de prier pour lui et pour sa famille.

Dans le courant de la matinée, nous reçûmes la visite d'un officier ; il avait appris qu'il y avait ici des jeunes filles allemandes et venait leur offrir l'occasion de correspondre avec leurs familles. Il reparut quelques heures plus tard, disant qu'il avait trouvé moyen de faire rentrer les jeunes filles dans leur pays, si elles le désiraient. Il fit la même offre à notre chère Sœur Marie Augustin qui eut à subir en ce moment une lutte terrible à laquelle une âme moins attachée à sa vocation aurait succombé. Heureusement, la grâce triompha,

l'amour du divin Maître eut raison des répugnances et des attraits de la nature. Notre chère Sœur fut dans la suite l'interprète de notre chère R.M.G. auprès des Allemands. L'officier voulut prendre dans une auto, en même temps que les deux jeunes filles, deux religieuses que la R.M.G. désirait envoyer à Bruxelles. Quel tableau ! Deux Dames de Marie en auto ouverte avec des officiers allemands.

Dans la soirée, nos 4 Sœurs de la rue St Jean arrivèrent. Quel soulagement de les revoir ! Leur vue fit presque oublier les mauvaises nouvelles qu'elles apportaient. Elles avaient passé le dimanche et le lundi dans la cave ; dans l'après-midi du lundi, elles étaient allées ensemble à la chapelle pour remercier le bon Dieu d'être si bien préservées. Pas une heure plus tard, leur maison était en feu ! A cette vue, elles se mirent à l'œuvre avec un courage héroïque pour sauver tout ce qu'elles pouvaient (surtout les objets de la chapelle) dans le bâtiment de l'école primaire. Le brave Cammaert, menuisier, qui s'était montré tout dévoué à la maison depuis le commencement de la guerre, les aida dans cette périlleuse besogne. Sans penser au feu et aux bombes qui continuaient à tomber, ils travaillèrent sans relâche à travers la nuit. Ils vidèrent toute la chapelle, et enlevèrent même les lourdes statues, les prie-Dieu, les chaises, le banc de communion, etc... Tout le reste : classes, cabinet de la R. Mère, lingerie devint la proie des flammes. Cette vaste maison, centre de tant d'œuvres, était entièrement détruite à l'exception des bâtiments de l'école gratuite. La chère R.M. Louise et toutes ses filles furent très affectées de cette nouvelle épreuve que nous partageons avec elles. Mais sans doute pour elle comme pour notre chère R.M.G., elle fut moins sentie par le bonheur de revoir nos chères sœurs dont le sort nous avait donné de si profondes inquiétudes.

A partir du mercredi 30 septembre, commença véritablement notre vie au milieu des Allemands. C'était pour beaucoup d'entre nous la période la plus pénible. Le saisissement causé par une bombe passe, une panique due à l'arrivée d'un mauvais garnement s'oublie ; mais voir constamment autour de soi ceux qui viennent semer la ruine dans le pays, la mort et le deuil dans les foyers, ne voir que des ennemis, recevoir leurs services, accepter de leurs mains le pain que, sans leur invasion barbare, aucun Belge n'était dans la nécessité de mendier, recourir même à eux pour obtenir le Pain de nos âmes, l'Eucharistie et la Ste Messe, c'était une torture d'un nouveau genre. Quelles amères consolations de s'entendre dire : « Demain les canons feront moins de bruit car ils avancent vers les forts. Les Allemands ont gagné 4... 7... kilomètres, ils ont pris autant de forts !... » Pouvions-nous nous réjouir d'apprendre que l'œuvre destructrice, dont nous voyions les tristes résultats autour de nous, se continuait de plus en plus profondément dans le pays, que notre vaillante petite armée était de plus en plus décimée. ? N'étions-nous pas prêtes à souffrir le double si, à cette condition, nous pouvions voir l'ennemi retourner sur ses pas ? Enfin, il fallait le subir, on avait besoin de vivre, il fallait recevoir de la main du vainqueur (qui s'appropriait non seulement les biens du gouvernement, mais beaucoup de biens privés) ce qu'il fallait pour

notre subsistance. Ils se montrèrent d'ailleurs complaisants à notre égard ; des soldats accompagnaient en ville celles qui cherchaient les provisions, et aidaient à les transporter. Ils nous apportaient même quantité de choses dont nous n'avions nul besoin, mais que nous acceptions pour les rendre aux pauvres gens dont les maisons étaient vidées de la cave au grenier, la cave surtout !... Ce mercredi, un soldat auquel nous avons parlé de l'enlèvement injuste de Mr l'Aumônier, vint nous dire que c'était lui qui avait été chargé de conduire toutes les personnes emmenées jusqu'aux avant-postes belges, que Mr l'Aumônier paraissait calme, et que nous pouvions donc être tranquilles à son sujet. C'était un joli mensonge, peut-être était-il fait dans une bonne intention ! On nous annonça aussi que le jeudi, nous aurions un « Stadtscommandant » que nous pourrions nous adresser à lui pour tout ce dont nous aurions besoin.

Le jeudi après-midi, notre chère R.M.G. alla avec notre chère S .M. Augustin, lui soumettre plusieurs requêtes, entr'autres celle d'avoir un prêtre qui pût nous aider de son ministère. Il promit de faire son possible, n'osa rien assurer à ce sujet et eut soin de ne pas nous dire que notre aumônier était en prison à nos portes.

Samedi 3 octobre était le 1^{er} samedi du mois, du mois du St Rosaire dont nous avons fait les exercices en disant le chapelet en commun. Notre chère R.M.G. nous engagea à solliciter comme grâce particulière ce jour-là, la faveur d'avoir la Messe et la Ste Communion le dimanche. Dans la soirée se présenta un officier allemand qui était prêtre (et jésuite !). Il était pour nous l'homme de Dieu et l'envoyé de la Ste Vierge, il était d'âge mûr et paraissait bon. Une des premières choses qu'il fit, fut de transporter le St Sacrement qui, faute de prêtre, avait dû séjourner 8 jours dans ce pauvre réduit. On installa le prêtre à la chambre d'étranger. Comme il exerçait son ministère auprès des blessés de Malines, il prit domicile chez nous durant une huitaine de jours. Nous apprîmes ce même soir, accidentellement, que Mr l'Aumônier était retenu à la prison de Malines, et nous dûmes nous endormir avec la pensée que, pendant que nous allions jouir de la faveur de la Ste Messe et de la Communion, ce bon Prêtre si pieux devait ajouter à toutes les privations matérielles, qu'il subissait, celle bien plus grande de ne pouvoir offrir le St Sacrifice. De son côté, il passa la nuit à imaginer un moyen qui lui permît de rentrer à Coloma, ne fût-ce que pendant une heure. Il avait fait tant de tentatives pendant la semaine ! Il réfléchit et pria ! De grand matin, il fut sur pied et après beaucoup de démarches, obtint l'autorisation d'aller célébrer la Ste Messe. Un soldat l'accompagnerait !... En effet, au commencement de la messe du prêtre allemand, la porte de la chapelle s'ouvrit et Mr l'Aumônier entra, suivi d'un soldat. Quand il traversa la chapelle pour se rendre à la sacristie, nous nous demandions si ce n'était pas un rêve ! Notre cher et bon Aumônier était pâle et défait. Quand il monta à l'autel, il était visiblement ému, comme nous toutes. Plus que jamais nous étions unis pour louer et remercier le Seigneur d'un seul cœur. Lorsque les 2 prêtres se retrouvèrent à la sacristie, leur entrevue fut touchante. L'un était profondément compatissant, l'autre, remué jusqu'aux larmes. Un lien

plus fort que l'amour de la Patrie existait entre ces 2 âmes ; l'Eglise est toujours une malgré la division des peuples, et la vraie Patrie est au Ciel ! Le prêtre allemand promit de faire tous ses efforts pour obtenir la liberté de Mr l'Aumônier, ce dernier déjeuna ici, et nous pûmes passer ensuite quelques instants avec lui. Nouvelles émotions ! Les religieuses donnaient le mauvais exemple, et notre cher Aumônier éprouvait le besoin de le suivre. Il répétait à différentes reprises : « Allons donc, qu'est-ce c'est. Je donne du courage à tout le monde quand je suis là-bas, et ici, au milieu de vous, je n'en ai plus ! ». Il ne manquait pas de courage, le brave Prêtre, le seul de toute la ville de Malines, qui fût resté sur la brèche, mais sentant le vrai intérêt que nous lui portions, notre profonde estime et notre sincère attachement, il ne craignit pas de nous laisser partager un peu ses souffrances. Il ne nous dit cependant pas alors tout ce qu'il avait souffert durant cette semaine de glorieux emprisonnement. Il nous assura que la nourriture était suffisante, que la soupe était bonne. Il nous raconta même, sans doute pour nous enlever toute inquiétude à son sujet, que le cuisinier, qui était un hôtelier de la ville, emprisonné comme lui, l'avait appelé un jour en particulier pour lui donner un petit morceau de viande et un peu de cognac. Il nous quitta courageusement pour retourner à sa prison. Heureusement, il ne devait plus la revoir ! Il rencontra en chemin le prêtre allemand qui avait obtenu pour lui une autorisation écrite de rester avec nous et qui le ramenait aussi heureux que s'il s'était agi de sa propre délivrance. On versa encore des larmes mais cette fois, c'étaient des larmes de bonheur !

Mr l'Aumônier rentra chez lui, trouva du soulagement à faire sa toilette, et revint après le dîner s'asseoir au milieu de nous à la salle de communauté. Il sentait le besoin de nous faire le récit de la triste semaine qu'il venait de passer.

Quand on les eût amenés vers la ville, le lundi après-midi, on les conduisit à la grand 'place. Là, ils durent attendre une grosse $\frac{1}{2}$ h. au milieu d'un bombardement terrible et d'une soldatesque qui ricanait. Le fameux éclaireur, qui n'avait pas eu honte au matin de faire marcher ce digne Prêtre devant lui, pour se couvrir contre l'attaque des Belges, vint là le reconnaître et affirmer que c'était bien celui qu'il cherchait. On voulut d'abord enfermer les prisonniers dans l'église St Rombaut, malgré les obus qui continuaient à l'endommager. On changea d'avis, et ensuite on les fit entrer dans une grande salle où les soldats faisaient bombance. Là, surtout Mr l'Aumônier se sentit inquiet et mal à l'aise ; enfin on le conduisit à la prison de Malines. Mr l'Aumônier passa les premières nuits sans se coucher. Quand il n'y tenait plus, il s'appuyait contre un chantier de tonneau ; mais cette immobilité dans des places froides et humides provoqua l'enflure de ses pieds, il trouva des sabots et les mit. Il éprouva la nécessité de s'étendre ; il y avait dans la prison près de 400 personnes, hommes, femmes et enfants. Dans la salle où les hommes dormaient, il se trouvait 6 matelas pour plus de 20 personnes. Mr l'Aumônier mit une natte sur le sol, et plaça ses sabots en guise d'oreiller. Ce fut son lit ! Quelle mortification que ce taudis, pour un homme cependant dur pour lui-même, mais habitué à un ordre, à un soin, à une propreté

rare. Il nous dit qu'au bout de quelques jours, il y faisait si sale que lui-même avait nettoyé les W.C., et que des maladies ne tarderaient pas à se déclarer. On fit aussi subir un interrogatoire aux prisonniers. On demanda entr'autres à Mr l'Aumônier pourquoi il n'avait pas fui. Ce à quoi il répondit : « Parce que je n'avais aucune raison ; les civils ne doivent pas fuir devant les soldats, et j'avais foi en la loyauté des Allemands ! » Enfin rien n'y fit, il fallait qu'il restât là jusqu'à ce qu'il plût au bon Dieu de lui rendre la liberté. Ce prêtre selon le cœur de Dieu était meilleur que nous, il devait souffrir davantage.

Nos journées allaient de nouveau reprendre leur cours habituel, au moins pour la partie importante : les exercices de piété ; pour tout le reste, elles ne ressemblaient à rien aux journées ordinaires.

Plusieurs Dames et Sœurs partaient journallement pour la rue St Jean et ramenaient des provisions conservées dans les caves : beurre, pommes de terre et charbon ; d'autres allaient avec des soldats dans les magasins de nos fournisseurs et en rapportaient le plus de choses possible pour les soustraire à la rapine ; d'autres se rendaient chez le « Stadtkommandant » pour obtenir des affiches à coller sur les portes des maisons de nos ouvriers et des membres de la famille de nos religieuses afin de préserver ces immeubles de la dévastation des soldats allemands ; d'autres allaient au champ du laitier chercher la nourriture pour les bêtes ; d'autres encore soignaient les vaches, les chèvres, les porcs, les poules et les lapins. Puis vint le jardinage (nous étions sans ouvrier pour ce grand parc), le raccommodage de la maison, des trous dans les toits, dans les murs, quantité de vitres brisées et nous étions aux portes de l'hiver. Enfin, les draps, les couvertures, tous les matelas qui avaient servi aux blessés et aux réfugiés de la cave formaient une lessive abondante. Tous les métiers marchaient de paire dans notre chère maison et tout le monde travaillait de tout cœur. Heureusement la ville et le hameau étaient déserts quand nous traversions les rues, poussant brouettes et charrettes, et cela en tablier bleu et jupes fortement retroussées. Que de fois nous nous disions : « Si nos élèves nous voyaient à l'œuvre ! ». Ce n'était pourtant pas là la partie la plus pénible de notre vie actuelle. Si les temps n'avaient pas été si tristes, tous nos travaux champêtres et autres auraient formé une heureuse diversion à nos occupations habituelles. Tant de choses étaient si comiques, mais ne pouvaient réussir à nous faire rire de bon cœur !

Jeudi 8 octobre, eut lieu une triste séparation ; notre chère R.M.G. craignant sans doute que les vivres ne vinssent à manquer pour une si nombreuse communauté, avait demandé à l'autorité s'il n'y avait pas moyen d'envoyer une douzaine de religieuses à Bruxelles. Elle obtint, pour ses Filles, les 2 compartiments pour voyageurs, accrochés à un train de marchandises. La chère communauté du St Cœur de Marie devait donc se disperser et nous quitter, à l'exception de la R. Mère, 2 Dames et 4 Sœurs qui restèrent avec nous. Cette séparation était doublement pénible pour toutes. Heureusement notre bonne Sœur Kotska, qui avait passé dans cette chère maison presque toute sa vie religieuse, nous avait quittées

pour Bruxelles quelques heures avant que nous apprenions la lugubre nouvelle de ce triste incendie !

Dimanche 12, nous perdîmes notre petite Treeske que nous avons accueillie 3 semaines auparavant. Elle n'avait pour ainsi dire rien pris depuis son arrivée dans la maison, mais elle avait été admirable de patience et d'abandon à la volonté divine. Elle avait eu la grâce, tant appréciée par elle, de recevoir les derniers Sacrements. Le pauvre Modeste, son mari, était désolé, c'était un vieillard d'un jugement droit et d'une grande délicatesse ; il était on ne peut plus reconnaissant de tout ce qu'on faisait pour eux et s'excusa des larmes qu'il versait malgré lui au décès de sa petite femme. On obtint à l'hôpital un cercueil, un corbillard et l'autorisation d'enterrer la défunte à Hofstade. Mr l'Aumônier s'y rendit le mardi matin avec 2 hommes et 2 Sœurs. Quelques heures après le service, une fille de ces bonnes gens, mariée à Bruxelles, arriva avec son mari. Ils avaient souvent essayé de parvenir jusqu'à leurs parents, mais depuis plus d'un mois, le passage d'Elewyt leur était défendu. Cette fois, ils obtinrent l'autorisation de passer et arrivèrent à Hofstade. Là, ils apprirent que leurs parents étaient à Coloma, mais ils furent très désolés à la nouvelle du décès de leur mère. L'entrevue avec leur père fut très touchante. On sentait que c'étaient de bons enfants qui avaient essayé bien des fois de pouvoir soigner leurs parents dans leur vieillesse, mais ceux-ci avaient préféré leur petite vie à deux dans leur rustique maison à Hofstade plutôt que d'être une charge pour leurs enfants. « Maintenant, » disait la bonne fille, « vous n'êtes plus le maître, Père, nous avons déjà chargé sur la voiture tous les meubles de votre maison et demain, nous revenons vous chercher ». Ils revinrent en effet le lendemain. Le beau-fils avait apporté de Bruxelles une croix qu'il plaça sur la tombe de sa mère, puis il vint prendre son vieux père et eut la délicate attention de le conduire par Hofstade pour qu'il pût y visiter le cimetière. Le bon vieillard était ému en nous quittant, et se confondait en excuses de ne pouvoir nous exprimer sa gratitude.

Ce même mardi 14, nous reçûmes la meilleure, la plus cordiale, la plus paternelle visite qu'on puisse imaginer. Mr l'Aumônier avait été en ville visiter les malade de l'hôpital et semer un peu de consolation sur ses pas. Il fut rencontré par Son Eminence qui l'invita à monter dans son auto et qui le reconduisit à Coloma. Il était 4 h. En entrant avec le chanoine Vrancken et Mr l'Aumônier, notre bon Archevêque demanda où nous étions à ce moment. Sur la réponse que nous étions réunies au réfectoire, il dit à la R.M.G. : « Mais c'est très bien ; si vous le voulez, j'y vais avec vous ». Son entrée fut comme une heureuse apparition. Notre bon Prélat avait la mine souriante et les mains ouvertes pour nous bénir. Spontanément nous tombons à genoux, et instinctivement nous acclamons notre bien-aimé Pasteur et sa bienfaitante venue. Il nous félicita de notre courage dans l'épreuve, et eut une bonne parole de regret et de condoléances pour la destruction de notre maison de la rue St Jean. Il ajouta aussitôt : « Vous preniez une tasse de café ? Nous en prendrons une avec vous, si vous le permettez ». C'était si simple, si aimable ! Aussitôt on glissa les tasses déjà servies,

on ajouta 3 places, et quelques minutes agrès, nous étions installés. C'était une vraie scène de famille comme cela se passe quand on reçoit à l'improviste un membre longtemps attendu et vivement désiré. Le repas se continua tout simplement comme en communauté, la conversation s'anima. Après les grâces, Son Eminence nous dit que nous faisons de bons goûters : tartines au beurre, à la confiture et excellentes poires ; c'était en effet très bon, trop bon pour ce temps de guerre, ou plutôt, c'était une halte dans la guerre que cette visite embaumée de sérénité, de paix et de paternelle sollicitude. Notre bon Cardinal s'aperçut de l'animation générale, il taquina agréablement notre Aumônier et engagea Mr le Prisonnier à écrire son histoire. Il qualifia la conduite des Allemands dans notre cher petit Pays de 2 mots : « C'est indigne ! C'est inhumain ! ». Il nous dit que nos physionomies épanouies et paisibles étaient loin de faire songer à la guerre, et il ajouta : « C'est très bien, c'est l'effet de votre abandon à la volonté divine ». Il ne devina peut-être pas quelles luttes nous avions à soutenir pour conserver un peu de calme, et surtout de bonne humeur, environnées comme nous l'étions. Nous avons des Allemands partout : tantôt c'était un boucher qui venait tuer une bête, tantôt des soldats qui aidaient à transporter des objets de la rue St Jean, sauvés de l'incendie, puis encore des ouvriers qui venaient raccommoder les toits. Ils étaient à la maison ici comme dans leur chambre à coucher.

Mercredi 15, on nous vola un mouton que nous avons accueilli 15 jours auparavant ; le lendemain, on vint nous vendre pour 15 fr. de viande de mouton!!

Vendredi 17, pendant la messe, une sœur entend crier le seul porc qui nous restait, car la plupart des propriétaires étaient venus reprendre leurs bêtes. La Sœur sort de la maison et voit disparaître des soldats emmenant le porc, le veau de notre laitier, 6 canards et une oie. C'était sans doute le paiement de tous les bons services qu'ils nous rendaient. D'ailleurs nous nourrissions le renard, rien d'étonnant qu'il mangeât nos poules !... Pourvu qu'il s'arrête là !... On porta plainte au gouverneur qui redoubla de prévenances : il nous envoya un garde de nuit et continua à satisfaire les demandes qu'on lui fit.

Samedi 18, notre bonne R.M.G. reçut une lettre d'Alost, qui lui apprit que cette chère communauté avait été fortement éprouvée, et que le manque de vivres commençait à se faire sentir. Quelle préoccupation pour nous toutes mais surtout pour notre chère R.M.G., elle n'en dort pas la nuit suivante.

Lundi 21, la R.M.G. obtint une auto qui la conduisit à Alost avec 2 religieuses, elles emportèrent ce dont la chère communauté de St Joseph pouvait avoir le plus besoin. Toutes ces bonnes relations avec des gens que nous souhaitions à 10.000 lieues d'ici étaient sans doute bien ce qu'on appelle : Brûler une chandelle au diable ! Mais enfin, il fallait se résigner et attendre.

D'ailleurs ils nous bernaient aussi de belles histoires qu'il fallait essayer de croire. Ainsi : « Les Belges étaient de braves gens que les Allemands combattaient à regret ! Ils cherchaient les Français et surtout les Anglais », et espéraient que nous aurions la naïveté

de croire que Malines et Anvers étaient le bon chemin pour les rencontrer. Ils insinuaient que les Belges avaient été abandonnés par les Alliés, espérant sans doute, par ces bruits, faire naître le regret et la soumission chez les vaincus. Mais les Belges sauront attendre, au milieu de la misère la plus noire peut-être, le résultat de cette lutte où Dieu interviendra à son heure ; ils savent bien que ce qui importe aux Alliés, ce qui importe surtout pour la Liberté et l'Indépendance de la Belgique, c'est la victoire finale remportée sur le prétendu conquérant de l'Europe. Le patriotisme n'est pas enseveli sous les ruines qui couvrent le pays, il s'allie bien souvent à une héroïque soumission aux tristes événements de l'heure actuelle. Ainsi un pauvre homme, voulant rentrer chez lui avec sa femme et ses 2 enfants, trouve sa maison brûlée, il cherche en vain une vache, 2 porcs et 2 chèvres. Quand nous lui disons : « C'est triste, l'hiver sera rude ! », il répond courageusement : « Oui, mais tout cela sera vite oublié, si nous pouvons rester **Belges** ! » Mais l'histoire la plus fabuleuse qui nous fut contée par les Allemands, et que l'on mettrait dans le groupe des inventions, si elle n'avait été racontée à notre chère R.M.G. par la Stadtscommandant lui-même, c'est que : « La Belgique ne manquera pas de vivres, l'Allemagne y pourvoira ! ». Faut-il avoir de l'audace pour dire chose pareille, dans une ville soumise au pillage depuis un mois, dans un pays où, depuis bientôt 3 mois, des centaines, des milliers de soldats allemands ont vécu aux dépens de ses habitants ? Sans parler des réquisitions importantes de farine, de grains, de bétail et de chevaux faites dans les régions les plus productives ?

La Belgique sait d'ailleurs à quoi s'en tenir au sujet des promesses de l'Allemagne, alors même qu'elles sont écrites, et qu'elles prennent dans l'histoire le nom de « **Traité** », désormais peut-être celui de « Chiffon de papier » !!...

Quant à nous, Filles de Marie et de Joseph, toute notre confiance est plus que jamais dans la bonne Providence qui nous a gardées si miraculeusement à travers les dangers, et nourries si paternellement au milieu de notre désert. Nous n'usons, il est vrai que du strict nécessaire, pratiquant une rigoureuse économie et pauvreté, non pas que nous ayons jusqu'à présent de réelles privations à appréhender, mais le dénuement est si général autour de nous que notre plus grande consolation pendant ce triste hiver, sera de pouvoir partager largement avec les nécessiteux. Depuis le début des hostilités, la devise de nos bonnes Mères était : « Ne rien refuser ! ». Pussions-nous avoir le bonheur de l'appliquer jusqu'à la fin de cette terrible calamité !

Notre chère maison mère avait fait bon accueil à 5.260 vaillants Défenseurs de la Patrie. Tous les habitants du hameau qui avaient cherché à Coloma un abri contre les bombes, avaient trouvé place dans nos caves et à notre table. Notre hospice de vieillards recevait de temps en temps un nouveau membre ; il manqua même de se transformer un jour en asile d'aliénés. Un soir, on nous amena une vieille femme trouvée dans la ville abandonnée, et un vieillard aux allures un peu singulières. Il tapageait dans la maison, se plaignait d'un mal intérieur contre lequel il existait, disait-il, un bon remède : « Une petite goutte ! ». Enfin,

nous apprîmes que « Jan » était un pensionnaire des frères Cellistes, qui n'avait pas accompagné ses gardiens dans leur fuite.

Notre bonne R.M.G. ne reconnaissait-elle pas à ses Filles les qualités voulues pour ce genre d'œuvres, nous n'en savions rien, mais toujours est-il qu'à partir du moment où elle connut l'histoire de notre Jan, elle chercha le moyen de le faire transférer dans un autre établissement. Rien de ce genre n'était encore ouvert à Malines ; elle écrivit à la R.M. Lutgarde, qui prit des renseignements auprès de Mr Holvoet, procureur du Roi, et oncle d'une de nos religieuses. Celui-ci eut l'extrême complaisance de prendre les mesures nécessaires pour faire accepter notre déséquilibré dans un institut à Bruxelles, et d'envoyer son auto pour le prendre. Entretemps, notre Jan, s'étant échappé, était allé consulter un médecin qui l'ayant trouvé réellement malade, le fit entrer à l'hôpital. Conséquemment, nous l'y conduisîmes et quand Mr Holvoet se présenta pour l'amener à Bruxelles, notre « Jan tapageur », nous avait déjà quittées.

Une autre destination de notre belle maison de Coloma pendant ces temps troublés ou plutôt bouleversés, c'est d'avoir servi d'étable à nos vaches. Un jour, les soldats allemands viennent demander de nous les acheter. Nous disons qu'elles ne nous appartiennent pas, et que nous désirons les rendre au propriétaire. Toute la journée, nous étions inquiètes à leur sujet, mais à 8 h. du soir, l'inquiétude se transforma en conviction que le lendemain, nos vaches auraient disparu. Que faire ? Il fut décidé que les 2 plus précieuses pourraient dormir au pensionnat, l'une dans le réduit sous l'escalier, l'autre, dos à dos avec la première, attachée à la porte, sous la cloche. Tableau que cette installation !... doux repos agrémenté par un chant harmonieux ! Le lendemain, « Salve Regina », « Méditation » et « Messe » toujours avec musique. Maison parfumée à tous les étages ! Tableau final ; sérieux nettoyage à grande eau !...

A partir de ce moment (c'était le jeudi 22 octobre), rien de particulier ici, si ce n'est que le nombre de visiteurs augmentait chaque jour. Parmi ceux-ci se trouvaient quelques réfugiés qui retournaient chez eux et qui demandaient l'hospitalité pour la nuit. Souvent ils avaient fait plusieurs journées de marche, avec de petits enfants qui tombaient de fatigue. Puis c'étaient des connaissances qui venaient nous faire visite ou encore quelques curieux qui demandaient à voir les effets du bombardement dans la maison et au jardin ; ils étaient heureux de pouvoir emporter un morceau de bombe, souvenir de guerre qui abonde chez nous.

Vendredi 30, des experts vinrent faire le relevé de tous les dégâts. Espérons qu'ils pourront bientôt envoyer la note au Kaizer.

Mercredi 4 novembre, nous eûmes une bonne et agréable visite de Mgr Mierts qui venait de rentrer à Malines. Pendant le 1^{er} bombardement de la ville, il s'était retiré en Campine, et à l'approche de l'ennemi dans ces lieux, il s'était réfugié à Bar-le-Duc, petite localité enclavée dans le territoire hollandais. Après un voyage plein de péripéties, il était arrivé là, dans un

vrai paradis terrestre où il n'y a que de braves gens et où les Allemands ne pouvaient pénétrer sans passer par le pays neutre. Quel pays de délices en temps de guerre !

Vendredi 6 eut lieu le 2^e retour de Mr le Curé Moeremans. Cette fois, il revenait de l'Angleterre par la Hollande. Il était charmé de son séjour dans ce pays si hospitalier qui, dès le début de la guerre, avait ouvert si largement ses portes et son cœur à nos pauvres frères exilés. Mr le Curé nous fit un récit touchant de la générosité du peuple anglais, moins éprouvé que le belge dans cette cause commune, et qui ne donnait pas seulement son or, mais aussi son admiration et sa profonde sympathie. Il avait exercé un ministère très consolant au milieu des 5.000 réfugiés de l'Alexandra Palace, et eut l'honneur d'accompagner notre cher Prince Léopold, lors de sa visite à ses compatriotes installés dans ces locaux. Mr le Curé n'attendait que l'ordre de Son Eminence pour y retourner mais cet ordre ne vint pas.

Peu à peu, une partie de la population rentrait, surtout le petit peuple et la classe ouvrière, et le Cardinal désirait que les Pasteurs se retrouvassent sans retard au milieu du troupeau confié à leurs soins.

On cherchait aussi à réorganiser les écoles, et le samedi 7, notre chère R.M.G. nous annonça que la R. Mère et plusieurs religieuses du St Cœur de Marie ouvriraient leurs classes le 30 novembre au Boulevard des Arbalétriers, dans la maison occupée jusqu'à présent par les Dames de Ste Julienne, et précédemment, par les Pères Jésuites. Les Mères Ursulines de Wavre (dont le bel établissement avait d'abord été pillé, puis incendié) donneraient l'enseignement aux enfants pauvres dans le bâtiment de l'école primaire, la seule partie subsistante de notre maison du St Cœur de Marie. Nos chères Sœurs iraient faire une demi-journée de classe, et reviendraient quotidiennement au foyer de famille de Coloma. C'était un petit retour vers notre œuvre d'apostolat auprès de la jeunesse chrétienne. Notre chère maison de la Reine des Anges ouvrit aussi ses portes aux enfants de l'école primaire dont le nombre fut très incomplet. Elle restait, en attendant des jours meilleurs, le refuge quotidien des nécessiteux. Déjà, au 21 novembre, 70 familles venaient y chercher journalièrement la soupe, chaque jour aussi, on venait demander des pommes de terre, du charbon, des vêtements, des couvertures, etc... Puisse la protection de nos bons Patrons, Marie et Joseph, multiplier les dons dans nos mains, et nous permettre de ne renvoyer aucune misère sans un peu de soulagement, en attendant ce don plus grand que le Ciel ne peut manquer d'accorder à tant de supplications : « le don suave de la délivrance, de la victoire et d'une heureuse Paix ! »